

**Georges-André QUINIOU**

**L'OLYMPE**

**ROMAN**



# **L'OLYMPE**

## DU MÊME AUTEUR

LE TAILLEUR NOIR, *nouvelle*, 2010.

LE PARADISE, *roman*, 2005. Éditions « Livres KA », 2009.

L'ABSENTE, *roman*, 2001.

YASMINA, *nouvelle*, 1994.

PALACE-HÔTEL, *roman*, 1993.

RUE DES CARMÉLITES, *nouvelle*, 1992.

LA MAISON SOUS LA PLUIE, *roman*, 1992.

LE REFUS, *nouvelle*, 1992.

CHRISTIANE, *nouvelle*, 1991.

TROIS COUSSINS JAUNES, *nouvelle*, 1991.

RENDEZ-VOUS PLACE DE LA VICTOIRE, *nouvelle*, 1989.

GARE DE L'EST À CINQ HEURES, *nouvelle*, 1986.

LAGADU, *nouvelle*, 1983.

TRAIN CORAIL, *nouvelle*, 1982.

Site officiel de l'auteur :

<http://pagesperso-orange.fr/ga.quiniou/>

**Georges-André QUINIOU**

# **L'OLYMPE**

© Georges-André Quiniou. Ce texte a fait l'objet d'un dépôt à la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD). Toute reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal et l'article L 122-4. du Code de la Propriété Intellectuelle. Droits d'auteur enregistrés auprès de CopyrightDepot.com. sous le numéro 44939.

*« Malheur à l'écrivain qui ne cultive pas sa  
mégalo manie, qui la voit baisser sans réagir. Il  
s'apercevra bientôt qu'on ne devient pas **normal**  
impunément. »*

**CIORAN, Aveux et anathèmes.**





## I

Sincèrement, je peux me considérer comme quelqu'un totalement dénué d'ambition. La position sociale confortable — mais sans aucun éclat particulier — à laquelle j'étais parvenu tenait davantage à l'enchaînement de hasards heureux qu'à une féroce volonté de réussite personnelle. A ceux qui auraient pu l'envier et penser que j'avais fait des pieds et des mains pour en arriver là, j'affirme qu'il n'en est rien. Ç'aurait d'ailleurs été un bien médiocre résultat, pour y avoir consacré la moitié de sa vie, que de se trouver dans la situation que j'occupais alors. Si elle me convenait c'est que je n'avais rien fait pour l'obtenir, rien d'autre que remplir avec conscience mes obligations professionnelles.

Voilà où j'en étais lorsqu'un soir tout fut remis en question. Ne croyez pas que je cherche à me justifier en quoi que ce soit en relatant ces événements ; je voudrais seulement apporter au public les éléments d'information dont je dispose concernant un phénomène qui a toujours passé pour assez mystérieux.

Ce soir-là, donc, je rentrai chez moi comme d'habitude vers sept heures et demie. De mon bureau, en plein centre ville, à cette maison que nous avons achetée quelques années auparavant ma femme et moi, il y a bien dix minutes — un quart d'heure de voiture, parfois davantage lorsqu'il fait mauvais temps comme aujourd'hui. On était fin novembre ; la nuit était depuis longtemps tombée. La pluie radoucissait la température mais un vent violent de tempête venait de se lever. Ce temps-là ne me déplait pas : j'aime sa fraîcheur vivifiante, l'atmosphère purifiée par les coups de boutoir des bourrasques qui font gémir les lignes électriques. Sur le pare-brise noyé, le métronome ronronnant des essuie-glaces scandait la progression d'une file de feux rouges devant moi. Tout cela promettait le confort des quatre murs solides et du toit où l'on trouverait bientôt protection.

Je laissai la voiture dans l'allée et affrontai avec entrain la tourmente sur la dizaine de mètres qui me séparaient de l'entrée. La porte refermée, c'était le calme, la tiédeur, la douce lumière des appliques ; les joues me chauffaient d'avoir été quelques instants fouettées par la pluie. Le silence et l'obscurité régnaient sur tout le reste de la maison : ni Hélène ni les enfants n'étaient là. J'allais suspendre mon imper à peine humide dans la penderie lorsqu'on sonna. Je me rappelle très bien avoir haussé les sourcils, disant presque à voix haute : "Tiens ! Qui ça peut être ?". J'ouvris.

L'homme, dans les trente-cinq ou quarante ans, portait un imperméable assez semblable au mien ; il était coiffé d'un stetson comme on en voit dans les films américains de l'après-guerre. Il avait dû laisser sa voiture un peu plus loin dans la rue et remonter tout le jardin à pied car il était déjà passablement trempé. Il tenait une petite mallette beige à la main.

— Monsieur Praud ? fit-il en s'avançant dans l'entrée. Permettez-moi de vous demander quelques minutes d'entretien personnel.

"Encore un représentant", je me dis, mais déjà trop tard pour l'éconduire : le vent et la pluie balayaient le paillason et j'avais instinctivement refermé la porte. J'allais dire que je n'avais besoin de rien, que ce qu'il me proposait ne m'intéressait pas, lorsqu'il sortit une carte de sa poche intérieure :

— Vous allez me dire que mes propositions ne vous intéressent pas ; ils disent tous ça au début... Vous m'excuserez d'insister : il ne s'agit pas d'un démarchage ordinaire, nous choisissons très soigneusement nos clients et d'ailleurs, si vous m'accordez un instant, vous verrez que je ne vous vends rien. Voici ma carte.

Sur le carton qu'il me tendait je pus lire rapidement : "**OLYMPE S.A.**", un nom, le sien sans doute, et une adresse de siège social.

Il est fort celui-là, pensai-je avec la ferme intention de le mettre à la porte : un vendeur qui ne vend rien, il faut le faire ! Pour du culot, il en a ; aller prétendre qu'on ne vend rien en faisant du porte à porte, voilà une technique à laquelle je n'aurais pas songé. Pourtant "culot" ne semblait pas le terme adéquat, au contraire ; après le coup de force de son entrée en matière, dû aux nécessités de la profession — il faut bien parvenir à ce qu'on ne vous ferme pas

la porte au nez -, à la différence de la plupart de ses collègues qui tentent de vous entortiller par un bagout préfabriqué, lui se taisait ; comme si le simple fait d'avoir exhibé sa carte devait constituer une recommandation suffisante. Il se taisait, attendant que je l'invite à entrer.

— Écoutez, commençai-je, je suis désolé... je n'ai vraiment besoin de rien ; quoi que vous vendiez je n'en ai pas besoin... à plus forte raison si vous ne vendez rien !

Il retira son chapeau, s'essuya les pieds avec application.

— Vous avez tout à fait raison, dit-il sans se démonter ; sans doute me suis-je mal fait comprendre. Nous ne faisons pas de porte à porte ; savez-vous que vous êtes le seul client que je visiterai dans cette ville ? Nous vous avons choisi, Monsieur Praud, non pour vous vendre mais pour vous donner quelque chose. C'est nous qui avons besoin de vous. Voilà pourquoi je me permets d'insister ; je ne vous demande que quelques minutes d'entretien.

Je vis bien que je ne m'en débarrasserai pas avant de l'avoir écouté jusqu'au bout. Ou alors il faudrait le jeter dehors manu militari et je ne m'en sentais pas l'énergie. Après la journée que je venais de passer, de toute façon je n'aurais pas fait grand chose ; autant m'accorder une espèce de récréation avec lui, ça n'engageait à rien. Et puis cette façon qu'il avait eue de s'introduire m'intriguait tout de même un peu ; je n'en étais pas dupe, bien sûr, mais étais curieux de savoir ce qu'il y avait derrière tout ça, comment il allait s'en tirer.

J'ouvris la porte du salon et m'effaçai pour le laisser entrer. Debout devant le canapé, il attendait pour s'asseoir. Le simple fait d'avoir accepté de l'accueillir avait déjà modifié la nature de nos relations : ce rapport de force du démarcheur au client, teinté d'agressivité et de méfiance, disparaissait au profit des règles élémentaires de la courtoisie et de l'hospitalité. Je le priai de se mettre à l'aise et il retira son imperméable humide, le posa sur une chaise ainsi que son chapeau, prit place sur le canapé.

Je m'assis en face de lui dans un fauteuil.

Il n'avait pas l'air besogneux du représentant de seconde classe engoncé dans un costume prêt-à-porter bon marché. Élégamment vêtu d'un complet de laine grise, d'une chemise blanche impeccable et d'une cravate de soie bordeaux,

il n'avait rien à envier à aucun de mes directeurs d'agence. L'aisance avec laquelle il s'était installé indiquait l'homme habitué aux conversations de salon sur un pied d'égalité avec ses interlocuteurs. J'attendis qu'il parle et annonce enfin clairement l'objet de sa visite, mais il ne disait rien. Ses yeux noirs, sereins, dans son long visage anguleux, paraissaient me jauger au point que cela en devenait gênant. Sa mallette était posée sur le sol auprès de lui, comme un objet qui n'avait plus d'importance.

— Je suis heureux de vous rencontrer, reprit-il enfin, et je vous remercie de m'avoir accueilli avec tant de bienveillance. Vous savez, la tâche dont je suis chargé est parfois bien ingrate ; on nous confond souvent avec d'ordinaires démarcheurs, et c'est normal, les gens sont tellement sollicités aujourd'hui... Il m'est arrivé de repartir sans même avoir pu parler au client ; que voulez-vous, tant pis pour eux, je ne peux tout de même pas les forcer !

— Je vous comprends, dis-je, ça n'est pas un métier facile. Moi, par exemple, les trois-quarts du temps je ne reçois pas les représentants. Et pourtant je suis un peu de la partie, vous savez ; en tant qu'assureur j'ai aussi mes démarcheurs pour placer les contrats ; et ils en placent tout de même finalement, sinon la Compagnie ne les paierait pas pour ça ! Mais neuf fois sur dix on ne les reçoit même pas, c'est comme vous. Et encore quand on les traite correctement, comme des gens qui font leur travail, il n'y a rien à dire : ils viennent proposer un service, chacun est libre de le refuser ; ça fait aussi partie du métier de se faire éconduire de temps en temps ; en fait, tout dépend de la forme que ça prend : si on ne porte pas atteinte à leur dignité, ça va, c'est une relation normale entre un commerçant et son client. Mais de plus en plus maintenant les gens deviennent méfiants, parfois agressifs, alors c'est presque une humiliation et ça n'est plus du tout normal, ce ne sont plus des conditions de travail décentes, vous ne trouvez pas ? Il y aurait là toute une éducation collective à faire, comme l'Institut de la Consommation fait maintenant celle du public...

Il avait repris sa mallette pour la poser à côté de lui sur le siège et m'écoutait avec une politesse teintée d'impatience. On reproche toujours aux

démarcheurs de nous faire perdre notre temps, et voici que c'était moi qui lui faisais perdre le sien par mon bavardage ! Je revins au vif du sujet :

— Je vois que vous avez préparé votre marchandise... alors, puisqu'on est là pour ça, autant que vous me la proposiez tout de suite, non ?

Il sourit finement :

— Dois-je comprendre que vous m'incitez à ne pas oublier ma fonction ? N'ayez crainte, Monsieur Praud, je ne l'oublie pas ; mais permettez-moi de préciser — il dit cela très lentement en appuyant sur les mots — qu'il s'agirait plutôt de votre marchandise que de la mienne. Enfin... vous vous en rendrez compte plus tard.

Il se redressa soudain et mit la mallette sur ses genoux.

— Mais vous avez raison, venons-en au fait. Tout à l'heure je vous ai dit que vous étiez mon seul client ici. Ce n'est pas un nouvel argument de vente. Ca vous paraîtra absurde, à vous qui êtes un peu du métier, mais c'est la vérité. Nous ne visitons que très peu de personnes, choisies par le Siège Central, une ou deux par région... Évidemment, d'un strict point de vue commercial, la rentabilité serait nulle, voire négative ; mais ce n'est pas ce que nous cherchons.

— Excusez-moi, l'interrompis-je, je ne vous suis plus du tout : vous représentez une maison qui ne vend rien... Vos tournées se réduisent à quelques individus... Je ne vois vraiment pas l'intérêt de tout ça. Qu'attendez-vous donc de vos fameux "clients" ? et d'abord, si vous permettez, sur quels critères les avez-vous sélectionnés ? Moi, par exemple, en quoi puis-je bien vous intéresser ?

— Ah ! fit-il visiblement amusé, je vous intrigue, n'est-ce pas ? Rien ne correspond plus à vos schémas habituels ! Notre choix ? mais les fichiers tout simplement, Monsieur Praud, comme tout le monde ; nous avons nos fichiers. Quant aux raisons pour lesquelles vous avez retenu notre attention, ça, dans l'immédiat, je ne peux pas encore vous le dire, vous le comprendrez vous-même... Nous en reparlerons à ma prochaine visite si vous le voulez bien, à ce moment-là tout sera beaucoup plus clair, vous verrez...

Du plat de la main il tapota sa mallette :

— Aujourd'hui, je suis seulement venu vous présenter cela. Vous ne connaissez pas la maison "Olympe", je suppose ? Nous sommes distributeurs, et

aussi fabricants, de matériel de bureau, essentiellement de machines comme celle-ci. — Il ouvrit la mallette et continua — Celle-ci est la dernière-née de chez "Olympe", une machine à écrire électronique comportant les fonctions les plus performantes actuellement...

— Je vous arrête, dis-je. Si j'ai bien compris vous vendez des machines à écrire ? vous les vendez d'ailleurs de façon tout à fait originale et remarquable, je le reconnais... Mais je ne voudrais pas abuser et vous faire perdre votre temps : j'ai déjà une machine de ce type relativement récente, qui me convient parfaitement. Quelles que soient les performances de la vôtre, je ne vous la prendrai pas, autant que je vous prévienne tout de suite. Maintenant si vous tenez absolument à m'en faire la démonstration, je n'y vois aucun inconvénient, je dirais même que cela m'intéresse, j'ai un petit faible pour les machines... mais il va de soi que c'est sans aucun espoir de vente, nous sommes bien d'accord ? C'est comme vous voulez...

Je m'attendais à le voir changer d'attitude — ce qui se produit généralement dans des situations semblables — comprenant qu'avec moi insister ne mènerait à rien ; je possédais déjà le produit et n'avais aucune intention d'en changer. Eh bien pas du tout ! Il conservait le même sourire confiant comme si, malgré ce que je venais de lui annoncer, il demeurerait absolument sûr de son coup. Il se rejeta au fond du canapé, l'air de quelqu'un qui reprend patiemment une leçon mal comprise :

— Monsieur Praud ! Voyons... Décidément vous refusez de me considérer autrement qu'un vulgaire démarcheur ! Je vous ai dit que je ne vendais rien, vous n'avez donc rien à m'acheter ! Cette machine, je viens vous la proposer pour que vous en fassiez l'essai. Il s'agit d'un prototype que nous voudrions tester auprès de quelques personnes choisies pour leur... disons leur compétence particulière ; je vous la laisse gratuitement en dépôt trois mois, au terme desquels je vous demanderai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, de me faire part de vos critiques et suggestions, c'est tout ; et je vous la reprendrai. Voyez-vous, dans la phase actuelle de lancement de ce produit, notre objectif principal n'est pas la vente ; il s'agit de mieux adapter le matériel aux besoins

d'une certaine clientèle avant de la commercialiser définitivement. J'imagine que ma démarche vous paraît maintenant plus cohérente ?

Il avait sorti la machine de son coffret et la déposa précautionneusement sur la table basse du salon. Elle était belle ; en polyester moulé beige aux formes agréablement arrondies, à contre-courant de l'esthétique fonctionnelle des machines récentes qui privilégiait depuis quelques années un design anguleux plus austère. Je me levai pour mieux la voir et m'assis près de lui sur le canapé.

— Elle vous surprend un peu, n'est-ce pas ? reprit-il. C'est aussi l'un de ses atouts : nous sommes revenus à cette présentation traditionnelle qui la démarque bien des produits concurrents ; les lignes actuelles, le carter noir, des petites machines de bureau qu'on voit partout ont quelque chose de froid, vous ne trouvez pas ? Pour certains types de travaux il est presque nécessaire d'avoir une relation, comment pourrait-on dire, presque sensuelle avec son instrument, non ? Je sais que vous me comprenez... Alors nous avons choisi ces formes et ce coloris, qu'on pourrait considérer au premier abord comme un peu passéistes, mais ça n'est pas du tout cela ; en fait nous avons voulu adapter l'esthétique de l'OLYMPE 35 à l'état d'esprit de son utilisateur, vous voyez ? La plupart des fabricants font maintenant de l'ergonomie leur argument de vente ; bien sûr qu'il faut tenir compte de l'ergonomie ! et vous constaterez vous-même que de ce point de vue, ergonomie du clavier, des différentes touches de fonction, elle est parfaite, pour nous c'est la moindre des choses ; mais qui pense à cette ergonomie affective, pour ainsi dire spirituelle, dont je vous parlais ?... Tenez, prenez-la, mettez-la devant vous... N'est-ce pas qu'elle est déjà agréable au toucher, qu'on ressent une sorte de satisfaction sensuelle rien qu'à la soulever ?

La machine était sur la table devant moi et je commençai à me prendre au jeu. J'appuyai sur l'interrupteur de mise sous tension et cherchai le cordon d'alimentation.

— Ah ! fit le vendeur en ouvrant une trappe à l'arrière du carter ; enrouleur incorporé ! deux mètres de cordon ! Vous avez une prise à proximité ?

Je branchai la machine sur la rallonge de la lampe d'ambiance ; elle répondit par un "Bip" discret.

— Allez-y, me dit-il. (Il pressa une touche de fonction). Vous avez une page de mémoire. Maintenant, bien sûr, vous pouvez aussi travailler en impression directe...

Assis sur le bord du canapé, dans une position peu confortable, je commençai à taper avec hésitation ce qui me passait par la tête.

— Bon, fit-il. Du papier... (Il sortit une feuille de sa mallette, l'inséra dans la machine qui la chargea automatiquement). Maintenant vous appuyez sur "Impression" ; oui, c'est ça.

La machine se mit à crépiter sourdement ; elle était bien plus silencieuse que la mienne. En quelques secondes elle eut tapé mes deux lignes de texte :

*"Le voici seul rêvant sa gloire. Mais la gloire  
Qu'est-ce sinon l'une des formes de l'oubli ?»*

— Très belle frappe, dis-je, admiratif, et un confort sonore étonnant. Je dois reconnaître qu'elle est très bien...

L'homme s'était penché sur la machine pour lire ce qu'elle venait d'imprimer :

— Vous voyez, c'est tout de même un matériel exceptionnel... Ah, ah... Borges..., *Arioste et les arabes*, évidemment... Il sourit avec satisfaction comme pour lui-même.

— Vous connaissez ce poème ? lui demandai-je, surpris qu'un représentant en machines à écrire identifie un texte de Borges aussi peu connu, que j'avais moi-même découvert seulement quelques jours auparavant.

— Simple hasard, vous savez, ne vous inquiétez pas... Il est vrai que mon travail m'amène à connaître un certain nombre de choses qui... enfin, un peu inattendues... Alors, que pensez-vous de notre OLYMPE ? Et vous n'avez vu là que ses performances les plus banales : qualité et rapidité de la frappe, niveau sonore... Elle a bien d'autres possibilités que vous découvrirez vous-même...

Sur le coup, je ne réagis pas à ce que ses premiers mots pouvaient avoir d'étrange ; il avait trop rapidement repris le discours habituel du vendeur et d'ailleurs ne me laissa même pas le temps de répondre ; il se leva :

— Bon, écoutez, je ne voudrais pas vous importuner plus longtemps. Vous savez de quoi il s'agit et je pense qu'après ce petit test ma proposition finalement



vous intéresse. Je vous la laisse comme convenu pour trois mois, dans les conditions que je vous ai indiquées. Vous avez le mode d'emploi complet dans la mallette. Nous sommes d'accord ?

Je n'avais aucune raison de refuser ; de plus je n'étais pas mécontent d'essayer cette nouvelle machine, de l'avoir chez moi, tout à moi, pour me familiariser avec elle, bien tranquillement, sans la présence du vendeur. Et puis, comme il l'avait dit avec tant d'insistance, ça n'engageait à rien, je n'avais rien signé. Je me doutais bien qu'au terme des trois mois il allait tenter de me la fourguer, comptant sur le fait que je l'aurais eue à ma disposition pendant trop longtemps pour m'en séparer facilement, surtout si elle était aussi performante qu'il le prétendait. Mais je ne la prendrais pas ; il ne pourrait pas me forcer à l'acheter.

Il avait repris imperméable et chapeau ; je le reconduisis à la porte, me félicitant d'avoir terminé ma journée et de rester à la maison bien à l'abri. Sur le seuil, il me serra la main :

— Eh bien, Monsieur Praud, je vous remercie... J'espère que vous serez satisfait de notre OLYMPE. De toute façon je vous rappellerai dans trois mois pour vous annoncer ma visite. Merci encore et à bientôt.

Il disparut dans la nuit sous la pluie battante.

L'Austin d'Hélène arrivait juste à ce moment-là. Elle la laissa dans l'allée derrière la Renault 25 et courut vers moi tête baissée. Sur le paillason, la porte à peine refermée, elle me tendit son visage dégoulinant de pluie. Je l'embrassai.

— Oh, dis donc ! Quel temps !... Il y a longtemps que tu es rentré ?

— Une demi-heure à peine ; j'avais mon rendez-vous avec Chapuis, tu sais bien...

— Les enfants ne sont pas là ?

— Personne ; ils ont dû rester chez des copains en rentrant de l'école.

Elle se débarrassa de son manteau qu'elle me tendit pour aller poser son sac au salon. J'avais déjà oublié la machine qui trônait sur la table, entre un bouquet de fleurs bien fatigué et la pile de journaux. Elle tomba en arrêt devant :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tu vois bien : une machine à écrire !

— Tu as acheté une nouvelle machine ?

Je me demandai un instant si je n'allais pas la faire marcher pour voir sa réaction ; mais me ravisai :

— Mais non, Lène, je t'expliquerai... Va te sécher, je t'expliquerai après.

Sans insister, elle monta dans la salle de bains se sécher les cheveux. De toute façon, peu lui importait que j'aie acheté ou non une nouvelle machine ; nous en avons les moyens et ce n'est pas le genre d'Hélène de me reprocher un caprice ; mais elle avait de quoi s'étonner : la mienne avait moins d'un an.

Pendant qu'elle était là-haut, je débranchai la machine qui acquiesça par son "Bip" habituel, laissai s'enrouler le cordon et la remis dans sa mallette. Lorsque Hélène redescendit, recoiffée et déjà imprégnée de l'atmosphère chaude de l'intérieur, elle n'y pensait même plus. Je la croisai dans le couloir en allant porter la machine dans mon bureau et elle n'y fit pas la moindre allusion. Je l'entendis m'appeler de la cuisine pour demander si je voulais un apéritif. Quand je revins au salon, les verres étaient sur la table, avec la bouteille de Menthe-Pastille et la glace.

— Alors, me dit Hélène lovée au coin du canapé les jambes repliées sous elle, qu'est-ce que c'est que cette histoire de machine ? Tu l'as ramenée du bureau ?

— Pourquoi veux-tu que je ramène une machine du bureau ? J'en ai une ici. (Je versai lentement la menthe sirupeuse dans nos deux verres sur un fond de glace pilée). Non, elle est venue là toute seule, enfin, accompagnée... et je lui racontai la visite du représentant.

Je m'attendais à sa réaction, qui aurait aussi été la mienne si on m'avait raconté cela : elle se moqua de moi gentiment en sirotant sa menthe ; je m'étais laissé avoir ; le type avait tout simplement mis au point une nouvelle technique pour accrocher le client :

— Le truc de l'accoutumance, c'est tout bête, ou plutôt de la création de besoin : on te laisse disposer d'une chose pendant suffisamment longtemps pour que t'aies l'impression d'en avoir vraiment besoin et que tu hésites à t'en séparer ; le tour est joué. C'est de la vente à moyen terme... Et toi, évidemment, tu es tombé dans le panneau !

— Pas du tout ! J'ai bien spécifié à ce type qu'en aucun cas je ne garderai sa machine ; mais ça ne l'a pas ébranlé pour un sou ; il a tenu à me la laisser tout de même. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

— Rien ; ce que tu as fait ; ou alors le mettre dehors avec sa machine, comme ça t'aurais été tranquille... Maintenant, c'est à qui de vous deux sera le plus fort : lui est persuadé que tu vas céder, qu'après les trois mois tu vas l'acheter, toi, tu penses que tu vas résister. On verra bien lequel aura l'autre... (ses yeux pétillaient de malice amoureuse). Il n'y avait pas un peu de ça quand tu as accepté ? l'envie de lui montrer que tu étais le plus fort ? un petit challenge ? Dis pas non...

— Je n'en sais rien, Lène... Tu sais je suis rentré complètement crevé, il est arrivé en même temps que moi... Je ne me suis pas posé ces questions.

Je vins m'asseoir auprès d'elle pour finir mon verre et attirai sa tête contre la mienne. Elle se laissa aller un moment avant de se dégager :

— En tout cas, il y a quelque chose de positif à tirer de tout ça : et si tu lançais une campagne de démarchage sur l'idée de ce type, ça donnerait peut-être des résultats ? Tu assures les gens gratuitement pendant trois mois, non six ce serait mieux, et après hop ! ils signent le contrat ou tu leur retires l'assurance ; qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que c'est toi qui aurais dû être assureur, pas moi ; toi, avec ta petite tête de machiavel...

Je la pris par la nuque et la secouai gentiment, et elle rit, et elle me reprocha d'un faux air boudeur :

— Oh, toi, évidemment, tu ne prends jamais au sérieux ce que je peux dire... C'est pas une si mauvaise idée, non ?

Je lui dis :

— Peut-être bien.

C'était vrai que ça n'était pas une mauvaise idée, mais elle n'était pas la première à l'avoir eue. Encore que dans les assurances... faudrait y penser.

## II

Les trois jours suivants, j'oubliai complètement cette histoire de machine. Ce n'est que le samedi, en entrant dans mon bureau pour me mettre au travail, que j'aperçus la mallette par terre à côté du fauteuil. C'était tentant. Vous connaissez peut-être ça : lorsqu'on a quelque chose à faire, quelque chose qu'on n'est pas vraiment obligé de faire et qui va exiger un effort particulier, une concentration intellectuelle, on saisit n'importe quelle occasion de temporiser au moment de s'y mettre, n'importe quel prétexte. Eh bien c'était ça. Oh je n'étais pas dupe : je me fais le coup à chaque fois ; mais je renâclai tout de même. J'avais la ferme intention de me mettre au travail et je voyais cette machine à laquelle je ne pensais plus ; pourquoi ne pas l'essayer tout de suite cette machine ? elle était à ma disposition et j'avais la matinée devant moi. Il suffisait de lire le mode d'emploi, de la brancher et d'en explorer méthodiquement toutes les possibilités ; s'amuser un peu, en fait, avec cette petite merveille de la technologie. Après tout j'avais le temps ; je travaillerais cet après-midi.

Je saisis la mallette et la posai sur le bureau ; l'ouvris.

Elle était là, silencieuse et inerte. Un très bel objet. Ses formes élégantes, le doux luisant de sa carrosserie beige, sollicitaient la complicité, attendaient que l'on mette en oeuvre leurs virtualités fonctionnelles : elle était conçue pour taper, cette machine, elle n'avait pas d'autre sens que cette simple finalité ; elle était faite pour que quelqu'un tape à la machine ; alors, elle offrait toutes les performances de son électronique sophistiquée. De même que le clavier à l'ivoire impeccable du piano appelle le pianiste, la musique, elle attendait, elle, qu'on lui donne à écrire. Je ne résistai pas : de toute façon que je tape ce matin sur ma propre machine ou sur celle-ci, quelle différence ? J'allais seulement perdre un peu de temps à me familiariser avec elle, à découvrir quelques

fonctions que la mienne ne possédait pas, à jeter de temps à autre un coup d'oeil sur le mode d'emploi. Finalement toutes les machines de cette génération se ressemblaient ; lorsqu'on savait en utiliser une, à peu de choses près on se débrouillait sur les autres.

Je la sortis de sa mallette et l'installai devant moi ; la branchai. Elle répondit par son "Bip" reconnaissant lorsque je la mis sous tension ; ça, la mienne ne le faisait pas. Dans un ronronnement moelleux le chariot fit un rapide aller-retour et s'immobilisa en début de ligne avec un nouveau "Bip" sonore.

J'étais là, devant le clavier ; il n'y avait plus qu'à taper quelque chose. Je tape vite à la machine, aussi vite que j'écris à la main. C'est pourquoi depuis quelques années j'avais pris l'habitude de taper directement sans passer par l'étape du brouillon manuscrit. Le seul inconvénient ce sont les corrections : ma machine actuelle ne disposait que d'une ligne en mémoire, au-delà il fallait recommencer toute la page et du coup ce n'était plus un gain de temps. Puis ça n'était pas sans incidence sur le style : je me trouvais dans la situation des anciens peintres qui travaillaient en détrempe — on commence à un bout, on finit à l'autre ; sans aucun repentir ultérieur. Avec la capacité de traitement de texte de cette nouvelle machine j'allais passer de la fresque à la peinture à l'huile, je pourrais travailler toute une page sans avoir à la retaper. C'était ça que je voulais essayer aujourd'hui et je venais de comprendre, là, devant mon clavier, que c'était la raison pour laquelle j'avais accepté de la garder.

Je commençai à taper une phrase en impression différée. Les mots s'inscrivaient en caractères lumineux verts dans l'étroite fenêtre de l'écran au-dessus du clavier. Ils apparaissaient et défilaient à mesure que je tapais, l'un poussant l'autre, puis disparaissaient par le bord gauche de la fenêtre : la machine les avait en mémoire. Je continuai. Je me mis à écrire, de mémoire moi aussi, la première page d'une nouvelle que je terminais en ce moment ; celle à laquelle j'aurais dû travailler ce matin. J'apportais pas mal de modifications à mon texte au fil de l'écriture. Les phrases venaient avec facilité, aidées par le plaisir que procurait ce clavier souple et sensible, rapide ; un simple effleurement sur les touches suffisait. Après quelques minutes d'adaptation

j'avais pris de la vitesse. Dispensé de la recherche angoissante de l'idée, toute mon attention se portait sur le travail de la forme et j'écrivais, si l'on peut dire, au fil de la plume. Je tapais. Puis l'OLYMPE m'avertit d'un "Bip" discret et cessa d'afficher les caractères. Elle avait seulement posé une petite étoile après le dernier mot : j'étais arrivé en bas de page, la limite de mémoire était atteinte. Adossé à ma chaise, je considérai la machine. A part une fin de phrase suivie de l'étoile dans la fenêtre lumineuse, aucune trace de ce que je venais d'écrire. Pourtant la page était là, quelque part à l'intérieur ; en principe... Curieuse expérience que d'avoir rédigé tout un texte sans le voir. Je lui avais tout confié et maintenant, sans que j'intervienne, comme si quelqu'un d'autre l'écrivait après moi, elle allait taper automatiquement cette page que je lirais, terminée, imprimée, définitive.

Avant de faire partir l'impression je me roulai tranquillement une cigarette. Le rayon de soleil matinal qui tombait directement sur ma table conférait à l'OLYMPE je ne sais quel air de fraîcheur juvénile. J'insérai une feuille blanche derrière le rouleau et appuyai sur la touche "Impression". J'allumai ma cigarette et regardai.

Cela allait très vite. Avec un crépitement étouffé elle avalait régulièrement le papier ligne après ligne. Le haut de la feuille commençait à ressortir par à-coups, imprimée. Mais je ne voulais pas lire encore ; j'attendrais que ce soit terminé. Je la regardais travailler, m'abandonnant sciemment à cet émerveillement naïf devant les prouesses de la technique. C'était un robot doué de mémoire, peut-être d'imagination ? C'était elle qui écrivait, seule, j'allais découvrir tout à l'heure ce qu'elle venait d'inventer. "Bip" ! le crépitement s'interrompit. Le ronronnement qui suivit accompagnait l'éjection du papier ; le chariot revint se placer en début de ligne. "Bip" ! Elle était prête ; elle attendait une nouvelle page.

J'entendis Hélène descendre prendre son petit déjeuner ; ses mules claquaient légèrement dans l'escalier. L'allume-gaz piézo-électrique crissa deux ou trois fois dans la cuisine ; un bol de porcelaine tinta lorsqu'elle le sortit du placard ; là, elle venait de le poser sur la table, coupait son pain, tira une chaise. Je pouvais suivre chacun de ses gestes familiers du matin. Je pris la feuille que

la machine venait d'éjecter ; je la relus. Trente lignes compactes, d'une régularité de frappe et d'une qualité d'impression impeccables, comme une très belle photocopie plein format d'une page d'un livre déjà fait.

Après avoir lu les dix premières lignes, j'eus besoin de rallumer ma cigarette. Je la rallumai et repris ma lecture depuis le début.

C'était une page que j'avais déjà écrite ; elle était là, avec une dizaine d'autres tapées sur mon ancienne machine, dans le tiroir de mon bureau. C'était le début d'une nouvelle à laquelle je travaillais depuis près d'un mois. Arrivé au bas de la page je recommençai à lire, seulement les premières phrases. Puis, la feuille à la main, je partis à la cuisine.

Devant son bol de thé, Hélène beurrerait méthodiquement une tartine. Elle prend son temps le week-end, profite de petits déjeuners prolongés. Je lui tendis ma feuille de papier :

— Tiens, lis ça. Tu me diras ce que tu en penses.

Elle y jeta un coup d'oeil en entamant sa tartine.

— C'est ce que tu viens de taper avec la fameuse machine ? Dis donc elle est parfaite... Elle est parfaite, c'est vrai... Si je comprends bien ce type va réussir à te convaincre.

— Mais non, sois pas bête ! Lis d'abord, tu verras.

Elle me prit la feuille des mains ; commença à lire d'un regard en biais tout en continuant à manger. La cafetière était toujours sur la table ; je pris une tasse dans le placard et me servis le deuxième café de la matinée pour tenir compagnie à Hélène ; il était encore chaud. Ça m'agaçait un peu de la voir manger en lisant ; elle venait d'arriver au bas de la page ; pourtant elle ne la quittait pas des yeux ; elle avait aussi terminé sa tartine. J'attendais qu'elle dise quelque chose mais elle ne disait rien. Je tirai une chaise pour m'asseoir en face d'elle. Elle avait commencé à relire le début, puis posa la feuille sur la toile cirée.

Dans la position où elle se trouvait, dos à la fenêtre, une brusque éclaircie venait faire jouer le soleil à contre-jour dans ses cheveux. Soudain elle me regarda :

— Dis donc, c'est bien la nouvelle que tu m'as déjà montrée il y a quinze jours ?

— Ben, oui ; pourquoi ? je dis, inquiet de savoir si elle avait remarqué quelque chose.

— Mais...

— Ça ne te plaît pas ?

— Je ne sais pas comment dire ça... ça m'avait déjà bien plu, tu t'en souviens ? Je t'avais même dit que c'était sans doute ce que tu avais écrit de mieux. Mais maintenant...

— Bien sûr, je l'ai un peu modifiée : je l'ai retapée de mémoire, ce matin, pour essayer la nouvelle machine.

— Mais elle est **complètement** modifiée ! Ce n'est plus le même ton, le même style, rien... A part l'histoire du type qui rentre chez lui, le soir, tout est complètement différent !

— Oui mais, c'est mieux ou pas ?

Hélène me fixa intensément. L'ébauche d'un sourire étirait la courbe de ses lèvres.

— C'est magnifique, Jacques ; c'est une des plus belles pages que j'aie jamais lues — Elle posa sa main sur la mienne en travers de la table -. Tu ne m'en voudras pas, ça n'a rien à voir avec ce que tu as écrit jusqu'à présent ; c'est... c'est d'une autre nature, tu comprends ?

Bien sûr que je comprenais ; c'est ce que je m'étais dit moi aussi lorsque la machine avait sorti cette page. Je ne savais trop que penser. Oui, j'étais content — on est toujours content lorsqu'on vous dit que c'est bien — trop content. C'est vrai qu'en tapant de mémoire j'avais pas mal remanié le texte ; ça venait tout seul, et puis il y avait eu cette période de maturation depuis la première version... Pourtant, ce matin, je n'avais pas eu l'impression d'écrire autrement que d'habitude, non, je n'en avais pas eu l'impression.

Une épaisse fumée grise s'échappa tout droit du grille-pain. D'une chiquenaude, j'éjectai la tartine qu'Hélène avait laissé brûler. Elle s'était remise à lire, le coude appuyé sur la table. C'est le claquement sec du grille-pain qui lui avait fait relever la tête. Machinalement, elle mit une autre tartine à griller.

— C'est vraiment très bien, tu sais ; très, très fort... Tu as écrit aussi la suite ?



— Pas encore, je vais m'y remettre. Je voulais seulement voir ce que donnait l'impression automatique sur cette machine-là ; c'est bizarre, tu sais, presque de la magie. Je suis comme un gosse. Je vais taper aussi le reste, pour avoir la même frappe sur toute la nouvelle.

— Si tu veux mon avis, tu commences déjà à te faire avoir, plaisanta-t-elle ; attention !

Je terminai mon café tiédi pendant qu'elle éjectait sa seconde tartine, repris ma feuille et me levai. Même l'échancrure prometteuse du peignoir d'Hélène, ce matin, n'aurait pu me retenir. Dans le couloir qui sépare la cuisine du bureau je me retournai vers elle :

— T'en fais pas, je suis sur mes gardes ! Je veux seulement profiter de cette machine tant que je l'ai, puisqu'il faut que je l'essaye.

Ca, je l'avais presque crié : j'étais déjà dans mon bureau. J'entendis la voix d'Hélène, retenue :

— Parle pas si fort, voyons ! Tu sais bien que les enfants dorment encore !

Je fis le tour du bureau et m'assis. Pendant une ou deux minutes, au moins, je ne fis rien d'autre que contempler la machine. Elle était toujours sous tension. La fenêtre affichait encore les derniers mots de la page qu'elle venait d'imprimer : "**...rien d'autre à faire.**". Je tapotai la barre d'espacement pour tenter de les faire disparaître mais elle me gratifia de son " Bip, Bip" et refusa. La mémoire de page était pleine. Prudemment d'abord, je tâtonnai sur le clavier pour tenter de passer à la page deux. L'OLYMPE protesta. A chaque nouvelle combinaison que j'essayais elle sanctionnait mon ignorance par une série de signaux sonores désapprobateurs. Elle m'affichait de sibyllins messages : "NOM TEXTE ?", "CODE INSERT ?", ou même emplissait sa fenêtre d'indéchiffrables hiéroglyphes que je ne parvenais plus à effacer. Après avoir bataillé au hasard un bon moment je me reconnus vaincu et dus me ranger à sa loi : mode d'emploi en main, je repris méthodiquement la logique des opérations qui activent la mémoire de page deux, et je m'y remis.

Je ne vis pas passer cette journée. Hélène sortit avec les enfants ; elle avait dû aller chez sa mère. Le soir lorsqu'elle rentra, j'avais fini de retaper mes dix pages et j'en avais écrit cinq autres. J'avais près de moi, sous ma lampe, un petit

fascicule qui prenait de l'épaisseur, de la même belle frappe nette et régulière ; j'avais tapé sans arrêt, sans rien relire. Pendant que la machine imprimait, je me roulais une cigarette et faisais les cent pas dans la maison en fumant, pour le plaisir de l'entendre crépiter seule, là-bas, dans le bureau. Le dimanche soir j'avais terminé ma nouvelle. Il y avait plus d'un mois que j'y travaillais, par intermittence comme je faisais toujours, interrompu par les soucis professionnels, le manque d'inspiration ou de courage. Et voilà qu'en deux jours elle était terminée.

J'éteignis la machine et la rangeai dans son coffret. Il était plus de dix heures du soir. Hélène, installée au salon, ne m'avait pas beaucoup vu ce week-end-ci. J'allai la rejoindre.

Elle lisait sur le canapé, une jambe repliée sous elle. La tisane qu'elle s'était préparée refroidissait dans la tasse sur la table basse.

— Alors, ça y est, tu as fini ?

— Terminé, fis-je ; mais je n'ai rien relu. Pourquoi est-ce que je n'aurais pas une tisane moi aussi ?

Mais je ne la laissai pas se lever et partis la préparer moi-même à la cuisine.

C'est comme ça que nous avons passé la soirée ce week-end-là ; côte à côte sur le canapé, devant nos deux tisanes, bavardant de n'importe quoi. Ma nouvelle, je l'avais laissée sur le bureau, je la relirais demain.

Il avait plu pendant tout le dimanche, mais aujourd'hui c'était encore pire. Girard, au bureau, avait voulu que nous restions plus tard pour discuter tranquillement du nouveau contrat Vie-Épargne ; il prétendait que l'intérêt de 8,75 % était bien trop élevé par rapport à la concurrence ; il voulait le ramener à 8,25. Moi je pensais que ce taux-là constituait notre atout essentiel ; que propositions-nous de plus que les autres sinon ? On avait parlé de ça jusqu'à près de huit heures et c'était précisément le jour où je voulais rentrer plus tôt.

Je me retrouvais maintenant dans ces embouteillages ; sous cette pluie torrentielle, on n'avancait pas. Depuis le début de l'après-midi je n'avais qu'une idée en tête : rentrer au plus vite pour lire ce que j'avais tapé hier. Si toutes les

pages, jusqu'au bout, étaient comme la première, il y avait quelque chose qui n'allait pas. J'aurais dû m'en assurer dimanche soir, mais vous savez comment c'est : lorsqu'on a terminé ce genre de travail, on a toujours envie de le laisser décanter un peu, rien qu'un peu, juste le temps nécessaire pour se donner l'illusion de l'aborder ensuite comme un objet autonome, extérieur à soi ; on tapote la liasse des feuilles sur les quatre côtés pour que rien ne dépasse et on glisse le tout dans une chemise que l'on range. On savoure à ce moment-là la satisfaction de la tâche achevée, le soulagement et la fierté d'avoir réalisé cela, que l'on contemple devant soi, que l'on feuillette et soupèse, avec la perspective de l'ouvrir bientôt, de le découvrir comme pour la première fois. C'est pourquoi je n'avais rien relu hier soir. J'étais resté avec Hélène assez longtemps, et ensuite il était trop tard ; nous étions allés nous coucher.

Mais cet après-midi je n'avais plus pensé qu'à ça : relire cette nouvelle pour voir ce qu'il en était. Et voici que nous étions complètement bloqués ; avec cet imbécile, derrière, qui klaxonnait comme si ça avançait à quelque chose !

J'arrêtai enfin la voiture dans l'allée du jardin et rentrai par le garage pour ne pas me faire tremper. Cette fois-ci il m'avait fallu trois quarts d'heure. Hélène m'appela de la cuisine :

— Eh ben, dis donc ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Rien du tout. Déluge et embouteillage... Ah oui, et puis Girard qui m'a tenu la jambe pendant deux heures. Et toi, ça s'est bien passé ?

— Que veux-tu qu'il se passe ? me fit Hélène ; le boulot et les courses pour ce soir, comme d'habitude.

J'avais l'intention de m'enfermer tout de suite dans mon bureau, mais je compris qu'il valait mieux que je vienne à table. Le troupeau dévalant l'escalier, c'était Sébastien et Anne qui descendaient. Je les embrassai au passage et allais retirer mon imper.

— Tu as relu ta nouvelle ? demanda Hélène.

Nous venions de nous installer au salon pour prendre le café. Bien sûr je n'attendais que ça, relire ma nouvelle ; mais maintenant que je la savais à portée

de main je pouvais me permettre de temporiser. J'irais la chercher tout à l'heure.

— Tu sais bien que non, je viens d'arriver ! Comment voudrais-tu que je l'ai relue ? je m'entendis répliquer, plus sèchement que je n'aurais voulu.

Hélène me considéra, l'air grave ou attristé, comme si je lui avais reproché quelque chose. Elle attendit que l'horloge ait fini de sonner en buvant une gorgée de café.

— Tu devrais la relire, tu sais... Comme elle était sur ton bureau et que tu n'arrivais pas, je me suis permis de la prendre tout à l'heure... Tu ne m'en voudras pas ? J'ai pensé que de toute façon tu me la donnerais sûrement à lire ce soir.

— Ah bon ? Tu l'as lue ? (je n'aime pas qu'on lise mes textes en mon absence ; Hélène ne l'avait jamais fait). Tu l'as lue, et alors ?

— Je préférerais que tu la relises toi-même avant d'en parler. Va la chercher.

J'y allai et commençai à lire, m'interrompant de temps à autre pour avaler une lampée de café. Hélène avait pris *Le Monde*. Je la sentais qui m'observait avec anxiété du coin de l'oeil ; on aurait pu penser que c'était elle qui soumettait à mon approbation un texte de son cru. Bientôt je ne lui prêtai plus attention.

— Alors ?

Elle avait posé le journal sur ses genoux dès qu'elle s'était rendue compte que j'avais terminé. Il y avait près de quinze ans qu'on était mariés mais je n'aurais pas cru ses yeux si bleus.

— Eh bien alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Dis donc, c'est tout de même moi qui l'ai écrite, je la connais suffisamment comme ça ! C'est à toi que je devrais poser la question. Je sais déjà ce qu'elle vaut, moi ; toute modestie à part, je la trouve très bien.

J'essayai de sourire. Hélène vint se placer tout contre moi et m'accrocha le bras. Au-delà du cercle de lumière qui nous isolait sous le lampadaire tout le reste de la pièce se perdait dans la pénombre. Tout à l'heure je n'avais pas remarqué qu'on se voyait tous les deux dans l'écran aveugle de la télé.

— Pas "très bien", Jacques, "extraordinaire"... Tu te rappelles, samedi, quand tu m'as montré la première page, ce que je t'ai dit ? Mais, franchement, je ne pensais pas que tu pourrais maintenir le même ton jusqu'au bout, sans une faiblesse, sans que ça retombe à un moment ou à un autre...

— Rien d'étonnant : c'est parce que je l'ai tapé sur la même machine, tiens !

Décidément ce soir la plaisanterie ne me réussissait pas ; je ne parvins pas moi-même à me trouver drôle.

— Oh, arrête, Jacques... Je suis sérieuse. Tu te rends compte de ce que tu viens d'écrire ?

Le troupeau, là-haut, n'avait apparemment pas rencontré le marchand de sable : ça caracolait à qui mieux mieux sur le plafond du salon.

— Non, je ne m'en rends pas compte ! Enfin si : je sais que tu as raison. Mais ça m'étonne, quoi, tu comprends ? Hier, en écrivant, je ne pensais pas que c'était ça, que c'était si bien que ça. Tu sais ce que je crois ? Que j'écris mieux sur cette nouvelle machine que sur l'autre ; elle est tellement facile, rapide..., c'est comme si elle appelait l'inspiration ; sur une machine comme ça, il n'y a plus moyen de s'arrêter.

Hélène replia *Le Monde*, s'écarta de moi pour le poser sur la table.

— Moi, tout ce que je vois, c'est que c'est toi qui as écrit ça... c'est tout ce qui m'intéresse. — Elle se leva et prit nos tasses — Je vais dire aux enfants de dormir maintenant, ils ont classe demain. Tu viens aussi te coucher ?

— J'arrive, lui fis-je, en remettant toutes les feuilles dans la chemise.

On ferait parfois mieux de ne rien dire : avant de monter je passai dans mon bureau ; je n'en avais pas parlé à Hélène, je voulais vérifier quelque chose ; c'était trop invraisemblable. J'y avais pensé déjà cet après-midi mais j'avais écarté cette hypothèse complètement fantaisiste. La lecture de ma nouvelle, ce soir, avait ravivé mes soupçons. J'allumai la lampe de bureau et sortis l'Olympe de sa boîte. J'entendais Hélène, là-haut, qui sermonnait les enfants sans beaucoup d'efficacité : ça n'arrêtait pas de rire et crier. Puis tout revint au calme. Je mis la machine sous tension ; je voulais tenter une expérience.

Je tapai une page ; le début d'une petite histoire que j'avais en tête depuis déjà quelque temps. Comme je m'y attendais, je ne rencontrai aucune difficulté ;

on peut dire que j'écrivais aussi vite que je pensais. La machine enregistrait tout. Sur ma lancée, sans même imprimer la première page, je passai à la seconde — je n'allais pas m'arrêter en pleine phrase. Et la seconde vint toute seule. Lorsque je consultai ma montre, il était plus d'une heure du matin ; la maison était plongée dans le silence ; Hélène avait dû m'attendre et puis s'endormir. J'avais écrit une courte nouvelle de cinq pages. Je mis en mode "Impression" et les sortis une à une. Tandis que la machine travaillait sur les suivantes, je commençai à lire la première. J'en étais sûr : écrit comme ça, dans une même coulée, ça se tenait très bien. Mon nouveau texte avait les mêmes qualités que l'autre, la même densité incisive, le même rythme tendu et rigoureux. La trame, un peu simpliste, sur laquelle j'étais initialement parti, avait acquis une force qui me surprit. Au salon, l'horloge sonna la demie. J'éteignis la machine, rangeai mes cinq feuilles dans une nouvelle chemise. A ce rythme-là, me dis-je en montant à pas de loup — cinq pages tous les soirs -, je deviens plus prolifique que Balzac ! Mais prendre les choses à la légère n'a jamais suffi à les élucider. Je me déshabillai sans bruit dans le noir pour ne pas réveiller Hélène, me glissai dans le lit tiède. Avant de trouver le sommeil je m'y tournai et retournai encore près d'une heure.

### III

Il faisait beau ce jour-là, mais je rentrais encore trop tard : sept heures passées. Toutes les lumières de la ville étaient allumées depuis déjà longtemps. Lorsque l'air est doux, comme ce soir, les moteurs tournent avec aisance ; ou peut-être n'était-ce qu'une impression, à cause de cette fluidité de la circulation où la conduite devenait un plaisir. On roulait vitre entrouverte comme par un soir de printemps. J'aurais pu rentrer plus tôt — les bureaux fermaient en principe à six heures — mais le faisais rarement ; c'est toujours après la fermeture qu'on peut le mieux travailler, débarrassé des sollicitations incessantes et de la gestion du quotidien. C'est à ce moment-là aussi qu'ont lieu les conversations les plus productives avec les proches collaborateurs, dans cette espèce de no man's land de l'horaire où, la présence n'étant plus obligatoire, les bureaux vides, les relations humaines prennent un tour plus libre qui est souvent à l'origine de décisions ou d'initiatives importantes. Ce soir par exemple, Girard m'avait rejoint dans mon bureau, toujours à propos du taux d'intérêt de notre contrat Vie-Épargne. Nous avons fumé ensemble un cigarillo et je lui avais parlé incidemment de l'idée qu'avait eue Hélène l'autre jour : la promotion de nos contrats par une assurance gratuite à l'essai pendant six mois. Non seulement il avait trouvé l'idée excellente, mais nous avons déjà ébauché les calculs de risque et de rentabilité. C'était un type bien, Girard, plus ouvert qu'il n'en avait l'air et qui savait le cas échéant prendre des responsabilités. On devait mettre la formule à l'épreuve très bientôt. Hélène allait pavoiser quand je lui annonçais cela tout à l'heure en arrivant. Mais je ne dirais rien des cinq pages que j'avais tapées hier ; c'était encore trop confus ; aucune véritable certitude sur quoi s'appuyer.

L'Austin était déjà dans l'allée mais garée évidemment de telle sorte que je n'avais plus la place d'entrer complètement la mienne. Il n'y a qu'Hélène pour

ça : réussir avec une demi-voiture à prendre la place de deux. Elle faisait le coup à chaque fois qu'elle arrivait avant moi. Je m'avançai le plus possible mais l'arrière de la R25 débordait encore sur le trottoir. Là-haut les fenêtres des mansardes étaient éclairées dans les chambres des enfants ; ils devaient faire leurs devoirs. En bas, tout était noir. J'entrai.

— Hélène ?

J'aurais pu me dispenser de l'appeler puisque je voyais bien qu'il y avait de la lumière derrière, dans le salon. Si on réfléchissait toujours on ne ferait pas la moitié de ce qu'on fait.

— Je suis là, Minou, dans le salon... Tu viendras ? J'ai quelque chose à te montrer.

— Attends, je vais garer les voitures.

Pourquoi ne pas le dire : ça ne me dérangeait nullement de garer les voitures. Quand j'avais vingt ans, chez mes parents, c'est toujours moi qui faisais les manoeuvres pour entrer leur voiture au garage ou la sortir lorsqu'elle était au fond, bloquée par la mienne ; j'aimais bien ça, manoeuvrer.

Hélène était installée sur la canapé dans sa position favorite, jambes repliées ; elle lisait *Le Monde* devant la télévision allumée, le son coupé en attendant les infos. Je passai derrière elle ; ma main descendit jusqu'à ses seins et elle renversa la tête en arrière. Nous nous embrassâmes comme cela, nos deux visages inversés ; ça n'était pas très commode. Elle se dégagea et rit, rentrant la tête dans les épaules comme si je l'avais chatouillée :

— Arrête, idiot ! Viens plutôt t'asseoir... Je vais te montrer quelque chose.

— Attends, je vais me chercher un verre.

— Mais il est là, ton verre ! Regarde : j'ai tout préparé ; je t'attendais. Tu as ta Menthe-Pastille et même la glace pilée.

— Et si je ne voulais pas de menthe ?

— Alors tu changes de femme...

— Pas aujourd'hui, répliquai-je en m'asseyant contre elle. Celle que j'ai ne me coûte pas trop cher et peut rapporter gros.

Elle s'écarta de moi avec une moue fâchée.

— C'est vulgaire ça, Jacques ; je n'aime pas que tu parles comme ça...



— Mais non, Lène, c'est "com-mer-cial", fis-je en détachant les syllabes. Tu vas voir, je vais t'expliquer.

Je lui racontai comment Girard et moi, tout à l'heure, avions étudié son idée d'assurance à l'essai ; que l'opération pourrait tout à fait devenir rentable d'après nos premières estimations.

Elle m'écoutait, sirotant sa Menthe-Pastille, l'oeil amusé, sans plus. Je m'attendais à la voir profiter de l'occasion pour relancer le vieux conflit auquel nous nous prêtions parfois par jeu : quand il m'arrivait de lui parler du bureau, Hélène prétendait toujours que j'étais trop timoré en affaires, qu'à ma place il y avait belle lurette qu'elle aurait doublé le chiffre de la Compagnie. "Tu gères ça à la fonctionnaire", me reprochait-elle, "moi, oui, je sais ce que c'est que l'entreprise !". Et moi, jouant le cynisme : "Bien sûr, c'est pour ça que dans la tienne on ne t'a jamais confié aucune vraie responsabilité !". Elle m'entourait alors généralement le cou de ses bras ou m'enlaçait la taille : "Tu sais bien que ça ne m'intéresse pas !... un homme d'affaires par couple, ça suffit, même s'il ne fait pas vraiment des affaires...". On se donne comme ça des rôles, tous les deux, qu'aucun de nous ne prend au sérieux bien sûr ; bien d'autres rôles encore qui n'ont rien à voir ici.

Cette fois-ci Hélène n'entrait pas dans le jeu ; l'occasion était pourtant belle. J'avais beau insister ça ne marchait pas :

— Tu vois, finalement, c'est toi le PDG secret de l'U.G.A., son éminence grise, puisque c'est de toi que viennent les initiatives essentielles... Si Girard se doutait de ça...

Elle reprit *Le Monde* qu'elle avait posé quand je m'étais assis.

— Écoute, je m'en fiche de vos contrats Vie-Épargne. J'ai quelque chose de plus important à te montrer ; je t'attendais pour ça. Faut que je retrouve la page...

Elle feuilleta son journal dont la plupart des pages étaient déjà dans le désordre.

— Tiens, c'est ici. Regarde cette annonce (Elle revint contre moi et accompagna à voix haute ma lecture) : "*Création d'un Prix Littéraire de la Ville de Grenoble.... Article deux : le prix sera consacré à la nouvelle. Le sujet est*

*libre* "... etc..., Qu'est-ce que tu en dis ? Moi j'ai pensé que tu devrais envoyer la dernière nouvelle que tu m'as montrée... T'es pas d'accord ?

Je me penchai pour prendre mon verre et le gardai entre les mains, les deux coudes appuyés sur les genoux. La présentation du Journal venait de commencer sur FR3, sans le son, on ne voyait que les titres.

— Bon, alors ? fit Hélène, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas, lui répondis-je, les yeux fixés sur l'écran. Et il n'y avait rien de plus vrai : ma nouvelle n'était pas mauvaise, c'était sûr, et pouvait très bien concourir, mais je ne voulais rien montrer avant d'avoir les idées nettes au sujet de cette machine ; la petite expérience d'hier soir m'avait donné à réfléchir.

Hélène, elle, paraissait très emballée par l'idée de ce concours ; elle ne comprit pas mon silence.

— Oh, écoute ! Éteins ça, tu veux ? On ne peut pas parler sérieusement avec des trucs qui bougent tout le temps devant les yeux...

Je me levai pour éteindre la télé.

— Bon, reprit-elle, tu ne m'as toujours pas répondu...

— Si : je t'ai dit "je ne sais pas"...

— C'est pas une réponse, ça.

— Mais c'est la vérité ! Écoute, Lène, il y a quelque chose qui ne va pas à propos de cette nouvelle... Elle ne ressemble plus du tout à ce que je fais d'habitude, c'est toi-même qui l'as dit. Il y a quelque chose que je ne comprends pas... Je voulais t'en parler... Hier soir, quand tu t'es couchée, j'ai fait une petite expérience avec la machine ; j'ai tapé un texte de cinq pages complètement improvisé, j'écrivais tout ce qui me passait par la tête. Eh bien, c'est pareil : elle m'a sorti une histoire étonnante ; c'est resserré, dense, avec une chute à la fois forte et subtile ; je ne sais pas comment t'expliquer, tu verras... Le problème c'est que je n'arrivais pas à me souvenir exactement de ce que j'avais tapé. J'écrivais vite, comme ça venait, sans pouvoir visualiser ce que je faisais sinon cinq ou six mots à la fois sur cette minuscule fenêtre de l'écran. On n'a pas la vision d'ensemble d'un paragraphe, ou même d'une phrase lorsqu'on tape sur cette machine-là. A la fin, quand elle sort la page imprimée, je me demande toujours si c'est bien moi qui ai écrit ça...

Hélène avait écouté sans m'interrompre. Elle avait remis son verre sur la table et s'était éloignée à l'autre bout du canapé. Elle me regarda longtemps en silence.

— Mais tu es fou, Jacques, ou quoi ? Bien sûr que c'est toi qui as écrit ça, qu'est-ce que tu vas chercher ? Si toutes les secrétaires qui font du traitement de texte, chez nous, se posaient ces questions-là, on ne ferait plus un courrier ! C'est une machine à traitement de texte, c'est tout !

— Je sais bien, nous aussi on a des machines comme ça au bureau !

Je sentais qu'Hélène ne comprenait pas. Elle observait mes réactions d'un oeil inquiet et cela me mettait mal à l'aise. J'avalai une gorgée de menthe qui passa mal.

— Mais les machines qu'on a au bureau ne servent qu'à faire des contrats, des circulaires ou des rapports, continuai-je, autant pour m'éclaircir les idées que pour tenter de convaincre Hélène que je savais de quoi je parlais. Et puis on les a achetées normalement, chez IBM ou ailleurs, c'est pas un type ambigu qui est venu nous les apporter en dépôt gratuit sans qu'on lui ait rien demandé !

— Jacques..., fit Hélène alarmée, ce n'est qu'un représentant, tu le sais très bien ! Vous vous proposiez même, Girard et toi, d'appliquer sa technique !... Un sacré représentant d'ailleurs, si j'en juge par l'effet qu'il produit sur le seul de ses clients que je connaisse ; il est en train de t'avoir à un point que ni toi ni moi n'aurions soupçonné...

Elle se rapprocha de moi ; me prit la main tandis que je terminai mon verre.

— Écoute, raconte-moi exactement à quoi tu penses... Ça ne tient pas debout. Comme ça, on n'en parlera plus une fois pour toutes.

— Mais je ne pense à rien, Lène, justement ! Je ne sais même pas quoi penser, fis-je, moitié découragé moitié réconforté par la sollicitude d'Hélène ; il se passe des choses bizarres, c'est tout.

— Quoi de bizarre ? C'est tes cinq pages d'hier soir qui te tracassent ? Qu'est-ce qu'il y a de bizarre là-dedans ?

— Parce que tu trouves normal, toi, que je ne reconnaisse pas un texte que je viens d'écrire ? Tu trouves ça normal ?

— Mais c'est toi qu'es pas normal, répliqua vivement Hélène — et je sentis bien que cette conversation commençait à l'agacer, qu'elle aurait voulu revenir au plus vite à son idée de concours à Grenoble. Comment veux-tu reconnaître un texte que tu m'as dit toi-même avoir écrit à toute vitesse et qui plus est à l'aveuglette ! La machine a imprimé ce que tu avais écrit, c'est tout ; c'était simplement mieux que tu ne pensais. C'est ça le feu de l'inspiration !... quand on est doué, mon Minou, ajouta-t-elle en m'embrassant.

Je la repoussai un peu brutalement en reposant mon verre sur la table.

Je m'en voulus aussitôt et me tournai vers elle comme si mon geste n'avait été qu'une maladresse :

— C'est bête, tu sais, j'ai l'impression que cette machine, avec son électronique, ses mémoires et tout ça, tripatouille les textes que je lui donne pour les arranger à sa guise... un peu comme si elle était programmée pour ça, tu vois ? Il y a bien des programmes de correction d'orthographe... Je n'arrive pas à me défaire de cette impression chaque fois que je l'utilise. Ca ne serait pas impossible.

— Ne dis pas de bêtises, fit Hélène ; tu sais bien que la littérature ce n'est pas de l'orthographe ! Je t'ai dit ce que j'en pensais ; tu n'as pas besoin de chercher plus loin : cette machine te stimule, tout simplement ; t'es comme un gosse excité par un nouveau jouet, ça t'inspire... Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Au contraire, moi, ça me réjouirait plutôt : tu n'as jamais mieux écrit que depuis que tu l'as !

Je la pris par les bras et serrai, un peu fort, sous le lainage doux de ses manches, la fragilité de ses membres de femme. Le demi sourire qui se forma sur son visage me confirma notre complicité, et sa tendresse, et le sentiment qu'elle éprouvait d'avoir encore une fois dissipé de mon esprit tordu les ombres de l'angoisse. Si nos paroles parvenaient toujours à exprimer le fond de nos pensées, je l'aurais remerciée pour ce sourire.

— Dis donc, repris-je en la regardant droit dans les yeux, ce serait plutôt toi qui te ferais avoir par notre représentant ! Tu ne voudras jamais que je rende cette machine.

— N'en profite pas pour me faire assumer tes caprices, répliqua-t-elle faussement sévère. D'ailleurs moi aussi j'en ai un de caprice : je veux que tu envoies ta nouvelle à Grenoble. Tu ne vas tout de même pas garder ça toute ta vie dans des tiroirs, non ? D'ailleurs si tu ne veux pas le faire, c'est moi qui m'en charge ; je l'emporte demain pour faire une photocopie au bureau.

Elle s'était pliée en avant pour remettre nos verres sur le plateau. Les femmes sont plus sérieuses qu'elles ne voudraient le laisser paraître. Lorsqu'elle se leva, le plateau dans les mains, et se dirigea vers la double porte vitrée du salon, souple dans sa longue robe de laine beige, je la vis plus grande que d'habitude ; peut-être parce que j'étais assis dans ce canapé trop bas.

Elle se retourna sur le seuil, maîtrisant en experte l'équilibre de son plateau où la bouteille de menthe ne demandait qu'à glisser dès que l'ensemble s'éloignait tant soit peu d'une parfaite horizontalité :

— Je vais le faire, tu sais ; ce n'est pas une idée en l'air !

Elle le fit. Comme elle avait dit. Elle se chargea de tout : photocopie, reliure, enveloppes grand format ; il n'y a que le dossier d'inscription qu'elle me laissa remplir ; un questionnaire à mi-chemin entre le Curriculum Vitae et la fiche pour les Renseignements Généraux de la République des Lettres — âge, profession, situation de famille (?), publications, depuis combien de temps écrivez-vous, combien d'heures par jour, régulièrement ou pendant des périodes de loisir etc...-. Je répondis à tout ça tant bien que mal — il fallait bien aller jusqu'au bout -, en me demandant pourquoi donc le comité de lecture ne pouvait-il se satisfaire du seul renseignement à mes yeux nécessaire : le manuscrit. Je rendis le tout à Hélène qui l'expédia, avec la confiance aveugle de l'innocence. Je la laissai faire sans y croire.

On ne peut pas dire que nous attendions quoi que ce soit. Pas moi, en tout cas. Les derniers jours de novembre passèrent sans qu'on s'en aperçoive et décembre n'était pas loin d'en faire autant. Des ciels, sans même de vrais nuages, de la pluie sourde et pénétrante — finies les vivifiantes tempêtes du mois dernier -, des fins d'après-midi crépusculaires et la nuit ; la nuit encore au

matin en sortant la voiture, phares allumés, et le soir en rentrant la nuit déjà. Entre le fauteuil crapaud et la bibliothèque, dans le coin de mon bureau, la mallette de l'Olympe restait là, posée sur la tranche ; je n'avais plus le temps de m'en occuper. Quand je me mettais à ma table maintenant, même pendant le week-end, c'était avec les dossiers rapportés du Siège ; c'était toujours comme ça en fin d'année. Je jetais un coup d'oeil à la machine abandonnée derrière son fauteuil, et me promettais bien de m'y remettre après les Fêtes, dès que le coup de feu serait passé. Mais la plupart du temps je ne la regardais même pas ; je ne la voyais plus.

#### IV

Ce soir-là, juste après le 1er de l'An, je revins plus tôt que d'habitude. Hélène, qui avait pris sa semaine de congé, était à la maison. Je la trouvai en train de décharger le coffre de son Austin bourré de sacs de plastique qu'elle rapportait du Supermarché ; il y en avait même sur le siège arrière. Évidemment, je ne pus pas rentrer complètement ma voiture, mais il y a longtemps que cela me paraissait dans l'ordre des choses. Je descendis lui donner un coup de main pour transporter tout ça à la cuisine. On n'échangea pas trois mots pendant ce déchargement, elle m'avait seulement tendu sa bouche pour un rapide baiser avant de remonter l'allée, les deux bras lestés de lourds pochons. Je pensai à ces légères porteuses d'eau asiatiques que j'avais dû voir au cinéma ou en photo ; il ne lui manquait que la longue perche de bambou équilibrée sur l'épaule, ployant au rythme vif de la marche, le large chapeau de jonc tressé en forme de patelle, et pas mal d'autres détails encore évidemment ; mais l'esprit est ainsi fait, et ses associations incongrues et furtives. J'empoignai autant que je pus de sacs restants et la suivis vers les lumières de l'entrée. J'attendrais que nous ayons tout rangé pour lui parler de ce que nous avons décidé Girard et moi ; ça allait l'amuser.

J'avais rentré les deux voitures, éteint l'éclairage extérieur et — je ne saurais dire pourquoi — les appliques de l'entrée. La lumière venue de la cuisine dessinait un large trapèze sur le dallage du couloir. Tout le reste de la maison était dans l'obscurité. Anne et Sébastien étaient encore en vacances chez les grands-parents à Pornic jusqu'à la fin de la semaine. Je n'entendais que les talons d'Hélène qui claquaient sur le carrelage de la cuisine et des crissements de plastique froissé. Je la rejoignis. Sans avoir pris le temps de retirer son manteau, toutes portes de placards déployées, elle avait entrepris de ranger les provisions. Je n'allais pas encore lui parler ; je venais d'avoir une autre idée :

— Hélène ?

Je faillis suspendre l'installation de trois paquets de riz Charleston dans le placard au-dessus de l'évier. Elle baissa les bras et revint vers la table ; je m'avançai, avec le geste vague de mettre la main à la pâte.

— Dis donc, si on se payait plutôt le restaurant, ce soir ? suggérai-je en contribuant à sortir trois concombres scellés dans leur pochon. On vient de terminer un gros boulot au bureau et j'ai envie d'une détente. Profitons de ce que les enfants ne sont pas là... Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle disposa les concombres dans le bac à légumes du frigo qu'elle repoussa du bout du pied.

— C'était justement mon idée, figure-toi, murmura-t-elle, affectant de ne pas interrompre ses rangements.

Je lui trouvai un air quelque peu mystérieux pour dire ça, un insolite éclat d'amusement dans les yeux.

— Ca nous ferait une sortie en amoureux, repris-je, pensant interpréter au mieux la petite moquerie que j'avais devinée dans son regard.

A nouveau sur moi ces yeux bleus rieurs avec cette moue de la bouche réprimant un sourire. "Qu'est-ce qu'elle me cache, me dis-je, qu'a-t-elle encore manigancé ? une surprise ? J'ai pourtant reçu tous mes cadeaux de Noël... J'aurais oublié notre anniversaire de mariage ? Mais non, voyons, c'est en septembre. Bon, on verra." Je fis un nouvel effort de participation ménagère en déchirant avec énergie l'emballage cartonné des paquets de yaourts qu'elle se chargea d'empiler dans le frigo et j'ajoutai :

— "La Marinade", ça te dit ? Je voudrais un endroit calme et un peu raffiné, ce soir ; pas de ces trucs bondés où on ne s'entend pas, avec des nappes en papier. Sauf si tu préfères un autre genre de cuisine...libanaise, marocaine...

— Non, non, très bien "La Marinade", coupa-t-elle ; c'est tout à fait l'endroit qui convient ce soir. Tiens, si tu peux ranger le reste des légumes, je monte me changer pendant ce temps-là.

En passant, émoustillée, elle me posa un baiser léger sur la bouche.

— Dis donc, fis-je, on prend des libertés...

Et je me remis plein d'entrain à mes sacs de carottes et d'aubergines.



J'embrayai. La Renault 25, avec ce ronronnement caractéristique que font les boîtes en marche arrière, décrivit une courbe parfaite pour sortir sur la rue. Je montai rapidement, mais en souplesse, les vitesses pour laisser ensuite la voiture couler sur sa lancée à bas régime, dans le moelleux bruit de roulement d'une confortable cylindrée. Hélène arrangea les pans de sa veste de fourrure façon léopard avant d'enclencher sa ceinture de sécurité. Elle portait cette ample jupe de cuir sombre que j'aimais bien et avait même trouvé le temps de se recoiffer et de se maquiller.

Nous nous sommes regardés, en souriant.

Les enseignes de la route de Vannes, concentration à l'entrée de la ville de toutes les marques de mobilier — HOME SALON, MONSIEUR MEUBLE, CUIR CENTER, DORAMA, BUT et autres CONFORAMAS, sans compter les fabricants de cuisines, sanitaires et quelques garages— faisaient glisser sur son visage — la rutilance de ses lèvres, l'éclat blond de ses cheveux mi-longs, le bleu de ses yeux — la féerie de leurs néons colorés.

Devant l'église Sainte Thérèse — je n'ai jamais compris ce que venait faire ici cette pseudo basilique byzantine de briques rouges — je tournai à gauche pour descendre la rue Paul Bellamy. Ici nous ne naviguions plus que sous le flux blafard des simples réverbères : tous les petits commerçants avaient leur vitrine éteinte, c'était comme cela depuis la crise de 73. Au feu du Pont Morand, devant la préfecture, je demandai à Hélène avant de continuer vers la cathédrale :

— Alors on va à "La Marinade", c'est bien sûr ?

Vert. Je redémarrai avant qu'elle ne réponde :

— C'est ce qu'on avait décidé... C'est bien, non ?

Je clignotai à gauche pour remonter place Saint Pierre. Le restaurant était à cent mètres ; il ne fallait pas espérer stationner plus près.

Clac ! la fermeture électronique des portières ; et puis la taille d'Hélène que j'enlaçai, élargie par l'épaisseur soyeuse de la fourrure. Un couple aisé, jeune encore, en sortie dans les rues nocturnes de la ville.

— Je te raconterai quelque chose tout à l'heure, ça va t'amuser, fis-je.

J'accentuai ma pression autour de sa taille.

— Tu sais que, moi aussi, j'ai quelque chose à te dire ? répliqua-t-elle ;  
comme ça, on a chacun notre secret !

Elle tendit le bout des lèvres vers ma joue ; je détournai la tête. Elle rit :

— Tu as peur que je te mette du rouge, hein ?

Elle continua à marcher du pas rapide qui lui permettait de suivre mes enjambées.

"La Marinade" a cela de bien que les clients y parlent presque à voix basse — on est entre gens qui savent vivre... — et cette ambiance feutrée contribue peut-être autant que la décoration ou la qualité de la cuisine à la "classe" du restaurant, qui n'en a d'ailleurs pas tant que ça. La cuisine, traditionnelle mais sans recherche particulière, n'est pas meilleure que dans une dizaine d'autres restaurants de Nantes ; le décor, à prétention aristocratique — murs de pierres nues, appliques de bronze style Louis XV, épais rideaux bordés de passementerie, nappes rose pâle et chandelles assorties — donne une impression de faux luxe sans toujours être du meilleur goût. Pourtant on s'y trouve bien, on y peut bavarder tranquillement avec, en prime, un sentiment d'appartenance à une certaine élite plus raffinée.

La patronne nous accueillit sans nous reconnaître vraiment — nous ne venions ici qu'une fois ou deux par an — mais prit le parti de nous traiter comme des habitués qu'elle aurait vus la veille. Toutes les tables étaient déjà occupées mais la salle comporte, au fond, une partie surélevée de deux marches délimitée par une balustrade de bois massif ; c'est sur cette demi mezzanine qu'elle nous plaça. On dominait un peu la salle, comme au balcon d'un théâtre.

— Vous prendrez des apéritifs ?

— Champagne, non ? m'interrogea Hélène, comme si la chose allait de soi.

— Champagne, répétai-je à l'adresse de la patronne.

Nous choisîmes les menus en attendant nos coupes. Je ne demandai pas à Hélène ce qu'elle avait de si mystérieux à me dire. Elle non plus ne demanda rien. D'un accord tacite nous différions le plaisir de nos révélations mutuelles. Nous faisons toujours cela, Hélène et moi, cela aussi faisait partie de nos jeux. Je savais ce qu'elle allait commander et ne me trompai pas : Cassolette de Fruits

de Mer suivie de Filets de Soles au Coulis de Langoustines. Moi, je m'en tins à une banale Terrine de Poisson et au Riz de Veau Grand-mère ; le riz de veau ne m'avait pas déçu la dernière fois.

La patronne prit la commande en apportant le champagne. Les efforts qu'elle faisait pour paraître à la hauteur de son établissement avaient quelque chose de caricatural et touchant : la cinquantaine bien sonnée, des cheveux aux reflets roux — visiblement une teinture — coupés courts, un lourd sautoir d'or balançant très bas sur une tunique aux paillettes argentées qu'elle portait sur un fuseau noir. Je m'étonnai de la voir si facilement écrire sur son calepin avec le handicap des énormes bagues aux pierreries diverses ornant chacun de ses doigts ; précieuses, les bagues bien sûr. Elle se tenait très droit et mettait dans sa voix toute l'onctuosité qu'elle croyait nécessaire — "Si ces Messieurs-Dames préfèrent..." — Non, non ; très bien comme ça. Le champagne pétillait dans les coupes maintenant et le moment était venu.

— Alors, commença Hélène, qu'est-ce qui doit tant m'amuser ?

Elle avait aussi au cou, sur son chemisier de soie beige, un petit sautoir discret finement ouvragé qui venait de sa grand-mère — une chaîne de montre ancienne, je crois. Il scintillait au-dessus de la table en approchant de la chandelle qu'on venait de nous allumer tandis qu'elle se penchait vers moi, le verre serré dans les deux mains à la manière d'un calice.

Je levai ma coupe vers la sienne :

— Je bois à tes succès dans la jungle du marketing et de la promotion.

— Mes succès ? murmura-t-elle dubitative.

— Oui, à tes succès, répétais-je. L'Union Générale d'Assurances vient de lancer une grande campagne promotionnelle sur un projet de madame Praud : six mois de contrat gratuit sur les garanties "Dommages aux biens" et "Indemnisation des dommages corporels". La Direction Générale vient d'approuver le dossier. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Et je serai payée comment ? plaisanta Hélène.

— C'est moi qui suis payé, Lène ! On ne rémunère pas les idées des conjoints, chez nous ! Mais si ça marche, je t'accorderai peut-être une petite prime, qui sait...

Je tâtai d'une gorgée de champagne.

— Je suis sûre que ça va marcher ; en ce moment...

— Pas si évident que ça ! coupai-je, cherchant où poser mon verre sur une table dressée avec une telle ostentatoire profusion.

Hélène posa aussi le sien ; elle n'avait pas encore bu. Ses yeux se fixèrent sur les miens avec une exaltation que je lui avais rarement vue.

— En ce moment, tout marche pour nous ! reprit-elle. Au-delà de ce que tu peux imaginer... Tu vas voir !

Je la regardai faire. Je ne comprenais pas mais je pressentais. Un drôle de frisson me partit de la nuque pour irradier vers mes épaules, comme une bouffée de chaleur. Mais je n'avais toujours pas compris. Hélène décrocha son sac de croco du dossier de sa chaise et l'ouvrit sur ses genoux :

— Tiens, regarde !

Elle me tendit une enveloppe beige clair moyen format déjà ouverte.

— C'est Grenoble...

L'enveloppe portait une simple en-tête :

### **VILLE DE GRENOBLE. LE MAIRE,**

et un tampon circulaire à l'encre rouge : **38 Grenoble. Isère.** J'en extirpai un paquet d'une dizaine de feuilles ; les dépliai ; la première était une lettre sous la signature du Maire. Hélène ne tint plus :

— Mais c'est le Prix, mon Minou ! Tu as le Prix Stendhal ! C'est la lettre officielle du jury. Et puis il y a le contrat pour la publication...

Je ne l'entendais plus. Je lisais. Hélène venait de m'annoncer la nouvelle mais je lisais quand même. Je recommençai depuis le début parce qu'elle avait perturbé ma lecture. C'était une lettre personnalisée qui m'informait que mon texte avait retenu l'attention du Jury ; le Prix Stendhal lui avait été attribué à l'unanimité moins une voix — qu'est-ce qui ne lui plaisait pas à celui-là ? -, tout cela avec les félicitations et les formules de politesse d'usage. La proclamation officielle du résultat aurait lieu à l'Hôtel de Ville, le 4 mars prochain, au cours d'une réunion de la presse écrite, parlée et télévisée, en présence des

organisateurs, des membres du Jury, de l'éditeur et de leurs invités, etc... Ci-joint le détail des modalités techniques et le contrat d'édition.

Hélène m'avait laissé lire jusqu'au bout. Je feuilletai de nouveau rapidement les pièces jointes ; survolai encore une fois la lettre du Maire. Elle avait repris sa coupe ; elle la tenait à la main, là, suspendue, sans y mettre les lèvres ni la reposer.

— C'était ça mon secret, Jacques... Je l'ai reçue ce matin...

Le bleu de ses yeux s'était mouillé — ou était-ce dans les miens ce voile trouble ? D'un seul coup elle devint pâle ; sa peau de blonde ne m'avait jamais paru si fragile. Sa voix s'étrangla en un murmure :

— C'est pour ça que j'ai voulu du champagne... On peut le boire, maintenant, non ? Évidemment, toi, t'avais déjà commencé.

— C'était pour la campagne des contrats, pour fêter ton idée. Je ne savais rien, moi.

Elle essaya un sourire.

— On s'en fout de tes contrats, non ?

— On s'en fout. Je souris aussi.

D'un vif mouvement de tête, elle rejeta une mèche folle en arrière, me tendit son verre... Nous trinquâmes. Elle rit en silence. Sans nous quitter des yeux nous buvions à l'unisson de longues gorgées de champagne.

— Il a la couleur de tes cheveux, j'observai, comme ça me venait.

Elle fronça les sourcils, redevenue moqueuse :

— Faut pas te croire obligé de faire de la littérature !

— Ah, parce que c'est de la littérature, ça ? on ne peut plus rien dire, alors ?

— T'es encore plus bête depuis que tu as reçu un prix, rétorqua-t-elle en se penchant par-dessus la table pour un baiser.

C'est à ce moment-là que notre hôtesse de grand style jugea opportun de nous servir les entrées. Non, la Cassolette de Fruits de Mer, pour Madame... Merci, nous ne désirons rien d'autre. Nous continuerons au champagne... Elle avait juste assez de classe pour ne pas nous faire sentir qu'elle avait vu quoi que ce soit.

## V

Voilà exactement comment ça s'est passé. Tout est parti de là. Qu'avais-je fait de plus que d'habitude ? Qu'est-ce qui avait changé ? Pas grand chose. On aurait pu dire une machine, mais était-ce bien une machine ? J'ai répondu à Grenoble et renvoyé tous les documents qu'on m'avait demandé de renseigner. Puis je me suis remis au travail.

J'ai commencé par retaper sur l'Olympe toutes les nouvelles que j'avais déjà écrites. J'avais adopté la technique qui m'avait si bien réussi pour la première et me faisait gagner un temps considérable : tout entrer en mémoire, au kilomètre, sans possibilité de relecture ; et laisser la machine imprimer seule ; il ne me restait qu'à lui présenter une feuille vierge chaque fois que l'impression s'arrêtait en bas de page — elle m'avertissait par un "Bip !" ; je prenais la page achevée, en glissais une autre derrière le rouleau et relançais l'impression d'un petit coup sur la touche "Retour à la ligne". Ç'allait très vite ; d'après le mode d'emploi elle avait une vitesse de frappe de plus de vingt caractères par seconde. Quand elle avait terminé, je tapais le titre en majuscules grasses sur une feuille à part, reliais le tout à l'aide d'une réglette de plastique noir et je lisais.

Généralement c'était bien. Je peux même dire que c'était toujours bien. J'avais trouvé la méthode qui me convenait. Je ne me souciais plus de vérifier si c'était vraiment conforme à la première version que j'avais tapée sur mon ancienne machine ; d'ailleurs je m'étais arrangé pour n'être plus en mesure de le faire : une fois terminée la saisie d'un texte, tandis que l'Olympe commençait l'impression, je déchirais systématiquement la version initiale. J'avais longtemps hésité avant de faire cela ; au début, avant cette histoire de machine et de prix, je gardais précieusement tous les états de mes textes ; il m'arrivait d'avoir cinq ou six variantes d'une même nouvelle que je conservais parfois dans des chemises à part ou, le plus souvent, que j'intercalais comme ça entre les pages.

Je n'arrivais même plus à décider quelle était la meilleure ; ça devenait ridicule. Tout cela avait été simplifié par le travail sur l'Olympe ; je considérais ce qu'elle me sortait comme mon édition ne varietur, toutes les modifications ayant été faites au préalable en mémoire, et je n'y revenais pas.

De toute façon ce que je lisais, ça ne pouvait être que ce que j'avais tapé ; en principe ; et dans l'ensemble, d'après les souvenirs que j'avais de mon travail de frappe, c'était bien ça. Ce que j'avais écrit autrefois n'était pas si mal après tout.

Cette tâche de réécriture me prit tout le mois de janvier et une bonne partie du mois de février, tous les soirs — je ne parle pas des nuits éventuelles -, tous les week-ends. J'avais dans les oreilles, pendant des heures et des heures, le cliquetis léger du clavier tandis que j'enregistrais le texte. Puis c'était le crépitement sourd de la tête d'imprimante. On ne pouvait pas faire plus silencieux, il est vrai, mais à la longue, à force d'être à côté, le bois de ma table faisant caisse de résonance, j'avais l'impression qu'elle emplissait toute la maison d'un vacarme de mitrailleuse. La nuit, j'évitais d'imprimer ; je tapais seulement, comme en sourdine. Pendant les pauses, ou au bureau dans la journée, je gardais devant les yeux, dans la tête, le défilement saccadé des caractères de l'écran.

— T'as une sale tête, observait Girard. Tu bosses trop ; tu devrais lever le pied de temps en temps.

— Pas plus que toi. Non, je dors pas assez, assurais-je ; enfin, je dors mal. Mais t'en fais pas, je tiens le coup.

La tête, c'était rien, c'était tout ce que pouvait voir Girard, mais s'il avait pu sentir mon dos ! Les premiers jours il n'était plus qu'une lancinante courbature que je ne parvenais même pas à localiser. Il paraît que les pianistes, lorsque ça leur arrive, s'allongent à plat sur le sol pour calmer la douleur. Ça doit marcher aussi pour les dactylos. Je m'étendais sur le tapis Bakhtiar du bureau pendant que la machine imprimait. Au bout de quelques jours ça allait mieux ; l'entraînement, il n'y a que ça ; je devenais un pro — de la dactylographie, j'entends.

Girard insistait, plein de sollicitude :

— Tu les prends quand tes prochains congés ?

— Huit jours à Pâques, ça approche...

— Ca ne fera pas de mal, mon vieux. Tâche d'en profiter. On a encore besoin d'un directeur ici.

Je l'aimais bien, moi, Girard ; il y avait dix ans qu'on travaillait ensemble et c'était un juriste hors pair ; mais ses grandes tapes sur le dos, à l'américaine, m'avaient toujours déplu. Je ne savais jamais comment réagir, je me sentais stupide ; et avec le dos que j'avais en ce moment ! Il devait me trouver bien affaibli.

J'ai terminé vers la mi-février.

Au jardin les bourgeons commençaient à pointer. Je n'avais pas vu passer l'hiver. Ca faisait un volume de près de trois cents pages, rien que des nouvelles. Je n'aurais pas cru avoir écrit tant. J'ai tout photocopié pour conserver un exemplaire indépendant de chaque nouvelle, j'ai fait relier le tout et l'ai donné à lire à Hélène, comme ça, en bloc. Elle partait le lendemain conduire les enfants dans les Hautes-Pyrénées, au village de vacances du Comité d'Entreprise, et comptait rester deux jours là-bas avec eux, peut-être en profiter pour skier un peu. Elle emporta mon volume.

— Je le réserve pour mes soirées solitaires à l'Hôtel, déclara-t-elle très sérieusement.

Je la regardai le glisser dans son sac de voyage.

A l'U.G.A., le surlendemain, on m'apporta un télégramme de Cauterets. C'était la première fois qu'Hélène m'envoyait un télégramme ; d'ordinaire elle téléphonait, ou si elle n'avait rien d'urgent à me dire me griffonnait sur une carte un mot rapide, ironique et tendre, chargé de tous nos codes secrets. Heureusement qu'aujourd'hui les télégrammes n'ont plus rien d'inquiétant ; on téléphone lorsqu'il arrive quelque chose de grave ; on se demande même à quoi ils peuvent servir. Dès que la secrétaire fut ressortie, je l'ouvris : il avait été expédié à neuf heure-dix, à l'ouverture du bureau de poste :

*"QUALITE PRIX STENDHAL — DECISION A PRENDRE — REPRENDS LA ROUTE — BAISERS ET AUTRES FANTAISIES — LENE."*



Cela me fit plaisir, plus qu'un simple coup de fil. C'est bien, aussi, les télégrammes.

Hélène arriva pour le dîner. Elle avait bien roulé. J'étais déjà devant ma machine quand j'entendis la Renault 25 rétrograder et passer la première pour prendre l'allée. Je me levai pour aller lui ouvrir. Elle avait toute la place qu'il lui fallait : j'avais mis l'Austin au garage. Elle descendit, apportant cet air neuf que conservent pendant quelques minutes les gens qui reviennent de voyage. Elle avait son gros col roulé noir et un fuseau rouge. Elle s'avança vers moi rayonnante.

— Le rouge et le noir..., je lui fis.

Elle se regarda et dit négligemment avant de m'embrasser :

— Je n'y avais même pas pensé.

Je m'étonnai de ne pas la trouver plus hâlée qu'au départ. Il faisait peut-être trop sombre pour que ça se voie ; et elle n'était restée là-bas que deux jours. Il n'y avait que deux jours que je n'avais pas serré son corps sous l'épaisseur tiède de la laine. Elle se dégagea de mes bras en murmurant :

— C'est bon d'être arrivée, tu sais...

Elle retourna vers la voiture.

— Tu as mangé ?

— Je t'attendais. Alors c'est comment ce village ?

— On peut pas trouver mieux ; les gosses sont ravis. Tu sais qu'on peut y aller nous aussi ? Il y a des chalets... La seule chose qui manque c'est la neige ; mais enfin il paraît que ça aurait dû tomber aujourd'hui.

— T'as pas fait de ski, alors ? Donne-moi ton sac.

— Si, une fois ; mais faut grimper.

Nous étions entrés. Elle avait suspendu son manteau et je l'avais suivie à la cuisine.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait pendant ces deux jours ?

— Devine.

— La machine ?

— Le soir, oui ; tu oublies que je travaillais. Ah ! et puis j'ai reçu un télégramme.

— Ah bon ? C'était important ?

— Très... une certaine Lène, qui se payait les sports d'hiver.

Elle s'approcha de moi toute réjouie, noua ses mains derrière ma nuque :

— J'étais bien, tu sais, fit-elle à mi-voix. Le soir, après le repas, je montais tout de suite dans ma chambre, et je lisais. Même quand tu n'es pas là tu m'empêches de dormir — ses yeux brillèrent d'un soupçon de coquinerie — ; et puis ça m'évitait de rester draguer au bar... Non, sérieusement tu sais, chacune de ces nouvelles aurait aussi bien pu avoir le prix. J'en connaissais déjà plusieurs, mais là je les ai trouvées comme renouvelées, toutes de la même pâte, si tu vois...

— Je sais, fis-je évasivement. Dis-moi, qu'est-ce que cette histoire de "décision" dans ton télégramme ?

Elle recula d'un pas.

— Mais il faut publier ça, Jacques ! s'exclama-t-elle. Tu as de quoi publier ! Et ça ne passera pas inaperçu, la preuve, Grenoble...

— Publier, c'est facile à dire. Je ne connais personne, moi dans le milieu de l'édition... et il y a du monde sur les rangs, tu peux me croire !

— Eh bien, tu cherches ! Ce n'est pas si difficile de connaître des gens, quand on veut. Tu te démènes !

— Et puis je suis assureur, moi, pas écrivain...

— Alors là, tu tombes mal, triompha Hélène, justement ; à ma connaissance il y a au moins un précédent... et pas des moins illustres !

Je lui octroyai une moue condescendante avant de réaliser.

— Un écrivain assureur ?... Ah oui... évidemment... Mais c'est toi qui tombes mal, ma pauvre Lène, parce que si je me souviens bien il n'a pratiquement rien publié de son vivant. Il a même demandé qu'on brûle tout après sa mort, tu vois...

— Bon ; si tu préfères attendre d'être mort... conclut-elle. Je vais nous préparer à manger ; ça creuse l'air de la montagne.

Plein de bonne volonté je m'approchai du frigo qu'elle venait d'ouvrir.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Trouver un éditeur ! rétorqua-t-elle, mi-fâchée, mi-moqueuse, en reclaquant la porte d'un geste péremptoire.

Elle releva la tête pour ajouter d'une voix charmeuse, plus pointue :

— ... et m'inviter au resto. Y a plus rien à manger ici.

## VI

— Dis-moi, intervint Hélène en faisant irruption dans mon bureau, on n'a plus de nouvelles du vendeur ; il a disparu celui-là...

J'en profitai pour arrêter de taper. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il faisait déjà si sombre, sans doute parce qu'on avait eu ce temps gris toute la journée ; l'hiver traînait, fin février. J'écrivais depuis le matin et la veille, donc samedi — je ne savais plus très bien où j'en étais — j'avais travaillé jusqu'à trois heures dans la nuit. Sollicité par l'Olympe, quand j'avais eu terminé de retaper mes nouvelles, j'avais attaqué un gros roman que certains ont peut-être lu : **Le Chéquier**. J'étais dessus depuis une dizaine de jours, dès que je revenais du bureau ; ça venait très bien.

J'allumai ma lampe, étirai mon dos endolori avant de répondre à Hélène :

— Il avait dit trois mois, non ? On était fin novembre, ça fait... il devrait donner signe de vie ces jours-ci.

— Et s'il ne rappelle pas ?

— Ben, s'il ne rappelle pas j'aurai gagné une excellente machine à écrire... Malheureusement ça m'étonnerait.

— Moi pas tant que ça ; ce type paraît tellement bizarre, d'après ce que tu m'as dit, qu'on peut s'attendre à tout. Et s'il rappelle ?

Elle était venue derrière moi et regardait la machine par-dessus mon épaule. Il n'y avait pas de papier sur le rouleau ; elle ne put rien lire d'autre que les quatre derniers mots affichés sur le minuscule écran : "**Il n'aurait pas dû...**"

— S'il rappelle, je lui fixerai rendez-vous et il viendra reprendre sa machine... Pourquoi tu demandes ça ?

— Et tu la lui rendras, affirma-t-elle.

— Évidemment !

— Et tu continueras comment à écrire ton roman ?

Elle avait donné au "comment" une inflexion particulière qui me laissait deviner la suite.

— Avec mon autre machine, tiens ! Là, derrière toi, sur l'étagère.

Elle se retourna pour jeter un coup d'oeil à ma Canon noire qui n'avait pas bougé de là depuis un bon bout de temps. Elle posa la main légèrement sur mon épaule.

— Alors pourquoi que tu ne l'utilises pas maintenant, ton autre machine ?

— Mais parce que celle-ci est beaucoup mieux ! grommelai-je. Elle est beaucoup mieux pour le travail que je fais. Tu ne comprends pas. De toute façon, tant que je l'ai j'en profite.

Hélène me mit un baiser sur la joue et resta ainsi, sa tête contre la mienne.

— Mais si, Minou, je comprends. Et je suis même tout à fait d'accord avec toi. Tu te souviens de ce que je t'ai dit avant Noël ? Le petit challenge ? Eh bien on s'est fait avoir tous les deux, c'est tout...

D'un mouvement d'épaule, je l'écartai.

— Bon écoute, Lène, on verra, hein ?

Et je recommençai à taper.

## VII

Quand je rentrai de l'U.G.A., le lendemain, Hélène m'annonça que j'avais reçu un paquet-lettre de Grenoble, en urgent. Je passai dans mon bureau pour l'ouvrir. C'était l'éditeur du concours qui m'envoyait les épreuves de **La Visitation** à corriger. Il y avait une lettre : il ne s'en faisait pas, lui ! Ils avaient pris du retard et, tenant compte du délai de fabrication, même très réduit pour une seule nouvelle, il me demandait de les lui réexpédier par retour du courrier si l'on voulait que tout soit prêt pour le 4.

Je pris l'Olympe, installée à demeure sur mon bureau entre les piles de livres et de dossiers, et la posai par terre pour faire de la place. Le paquet d'épreuves devant moi, je m'assis. Pris d'un scrupule, je me relevai pour reprendre l'Olympe : on pourrait lui donner un coup de pied ou marcher dessus par inadvertance ; elle avait cinquante pages du **Chéquier** en mémoire dont je n'avais aucune autre trace... Je retirai la Canon de son étagère dans la bibliothèque et j'y glissai la précieuse Olympe. Mon autre machine — il ne faudrait pas non plus l'abîmer — je la déposai à l'abri derrière le fauteuil.

Je pris mon temps ; me roulai une cigarette avant de me rasseoir, l'allumai ; et là seulement je feuilletai le paquet des épreuves sous la lumière de ma lampe. Il y avait dix pages de plus que dans l'original que j'avais envoyé ; il faudrait que je modifie mon format de marge sur l'Olympe si je voulais avoir une idée plus précise de ce que ça donnerait à l'imprimerie. L'Olympe a une belle frappe mais la typographie — la photocomposition, l'offset ? je n'y connais rien, moi — c'était autre chose. Et encore les pages, là, n'étaient ni massicotées ni reliées.

Hélène m'appela pour le dîner.

Après le repas j'y passai une bonne partie de la nuit. Soixante-dix pages ce n'est pas la mer à boire, mais quand il s'agit de votre propre texte et qu'il va être

publié tel que vous signerez le bon à tirer... Il n'y avait pas beaucoup de corrections, mais je l'avais relu entièrement trois fois.

Le matin, après quelques heures de sommeil, un café et une douche — tout ce qu'il faut, quoi, pour aborder correctement une journée — j'emportai mes épreuves au bureau et les fis expédier par ma secrétaire en recommandé. Ils recevraient ça dans une enveloppe à en-tête de l'U.G.A. mais qu'importait. Hélène m'avait bien fait remarquer que je ne serais pas le premier assureur qui... Derrière mon imposant bureau directorial en acajou massif, je souris tout seul en y repensant. Mais il fallait se mettre au travail quotidien ; j'avais de plus en plus de mal, ces temps-ci. Comme dit Chandler dans je ne sais quel entretien : "Ce qui compte c'est d'avoir un moment, disons quatre heures par jour, où l'écrivain professionnel ne fait rien d'autre que d'écrire... On n'est pas obligé d'écrire. On ne peut rien faire d'autre." Ce moment-là, j'avais de plus en plus tendance à le prendre au bureau, avec tout de même deux nuances : je n'étais pas écrivain professionnel et je trouvais rarement les quatre heures d'affilée. Mais tout de même ; ça ne passait pas inaperçu : Girard insistait de plus en plus fréquemment pour que je prenne des vacances ; ce n'était pas les quelques jours en mars qui allaient suffire, prétendait-il ; il te faudrait un vrai congé, la coupure quoi. Je savais que sa sollicitude n'avait pas que ma santé pour objet, il y aurait eu de quoi pourtant : les nuits de veille ça se payait maintenant (j'avais connu l'époque où ça ne coûtait rien...) ; mais il n'était pas fou, Girard ; malgré toute la sympathie qu'il éprouvait pour moi, c'était l'entreprise avant tout, le rendement. Et de ce côté-là je reconnais que j'avais pas mal baissé. Il ne pouvait que le laisser entendre habilement : j'étais tout de même son patron.

Après la nuit que je venais de passer, et surtout les précédentes, aujourd'hui je n'étais bon à rien, à rien d'autre que le travail je veux dire. Alors autant s'y mettre. Je fis venir Girard dans mon bureau et jusqu'au soir nous élaborâmes ensemble les articles techniques du nouveau contrat.

## VIII

Le mois de mars arriva très vite ensuite — on se laisse surprendre chaque année par ces deux jours qui manquent en février — ; sans savoir comment, je me retrouvai à Grenoble pour la proclamation des résultats. Très protocolaires cérémonies à l'Hôtel de Ville en présence de tous les notables nécessaires, de la presse, des membres du Jury et des invités locaux habitués de ce genre de manifestations, inaugurations et autres vernissages. Mondanités ; cocktail dans le salon d'apparat après les allocutions et la remise du Prix — je m'en tirai honnêtement — puis repas offert par la Municipalité le soir pour les "happy few". Hélène, discrète et raffinée dans son rôle de femme de l'artiste du jour, avait remis la longue robe de satin beige qu'on avait achetée pour l'ouverture des nouveaux locaux de l'U.G.A. trois ans auparavant, mais son décolleté, avec son léopard sur les épaules, valait bien les dernières fantaisies de pas mal de couturiers réputés. Quelques interviews rapides, dont elle avait aussi sa part, pour les pages culturelles régionales, un plateau FR3 dans l'après-midi ("en présence de la presse écrite et télévisuelle...", article je ne sais combien du règlement du concours) ; tout eu lieu comme prévu par les organisateurs, comme je l'avais imaginé — sauf que maintenant je le vivais et que cela se réduisait à une succession de petits instants ordinaires -, tout sauf cette rencontre avec Gilbert Caviglioli.

Par les hasards de l'étiquette, le soir du banquet, nous nous retrouvâmes voisins à la table d'honneur (on m'avait séparé d'Hélène placée plus loin sur la droite, après le Maire, condamnée à nourrir pendant deux heures une conversation de haute tenue avec quelque Conseiller Général ; même en me penchant je la voyais à peine). C'était un homme déjà replet, bien que sans doute plus jeune que moi, et assez court en jambes. Il avait les mouvements brefs et vifs des gens de ce gabarit et une cordialité directe, immédiate, qui



éclairait son visage rond un peu gras. Ses cheveux noirs frisés, plantés haut sur un front qui commençait à se dégarnir, sont devenus pour moi emblématiques de toute sa personne.

Dès qu'il vit que nous serions voisins de table, tandis que nous tenions encore le dossier de nos chaises, attendant que les officiels donnent le signal de s'asseoir, il me tendit une main franche et potelée :

— Gilbert Caviglioli... Le hasard fait bien les choses, j'avais l'intention de vous parler en particulier de toute façon...

— Les arcanes du protocole municipal, fis-je avec le sourire qui pouvait le mieux répondre à l'irrésistible courant de sympathie que diffusait toute la personne de mon interlocuteur.

Je le resituai tout de suite — ce qui ne m'arrive jamais, moi qui suis si peu physionomiste — comme l'un des membres du Jury que le Maire avait présentés cet après-midi à l'Hôtel de Ville, mais je ne me souvenais plus en qualité de quoi : journaliste, éditeur, écrivain ? Dans le ton de la mondanité ambiante j'ajoutai aussitôt :

— Je me permets de saisir l'occasion de remercier en vous le Jury tout entier pour...

— Ne me dites pas ça ! me coupa-t-il, comme horrifié par l'énormité de la bévue ; je suis peut-être celui qui a voté contre vous !

Il m'agrippa l'avant-bras, s'épanouit en sourire malicieux :

— Non, je plaisante. Faut pas m'en vouloir, je suis comme ça. Bien sûr que j'ai voté pour vous, des deux mains.

Un sourd remue-ménage nous apprit que tout le monde venait de s'asseoir. Caviglioli me poussa du coude :

— On a encore droit aux discours, me glissa-t-il à voix basse. On n'est jamais tranquille dans ces trucs-là...

J'étais encore moins tranquille que lui : après un toast du Maire, heureusement bref et sans fioritures mais dont bien évidemment je fus la cible, je dus me lever pour les remerciements.

— Très bien..., me fit mon voisin lorsque je me rassis. On dirait que vous n'avez fait que ça toute votre vie.

— Ca m'arrive, répliquai-je détendu, en étalant ma serviette sur mes genoux ; obligation professionnelle.

— Ah, c'est vrai... Vous faites quoi au juste dans les assurances ?

— Directeur Régional de l'Union Générale d'Assurances pour l'ouest de la France, déclarai-je un peu gêné, tâchant de compenser par une intonation ironique l'incongruité de cette fonction dans de telles circonstances.

— Dites donc !... Et on peut écrire avec ce boulot-là ?

— On signe, plaisantai-je ; des contrats.

— Comme moi... conclut-il, énigmatique, avant d'attaquer voracement le pâté en croûte.

Parler la bouche pleine ne le dérangeait apparemment pas. Après quelques bouchées silencieuses, il mâchonna :

— Vous savez, Praud, j'ai bien lu ***La Visitation***, je l'ai même relue...

— Je vous remercie, répondis-je dès que je réussis à déglutir ma fourchetée de pâte feuilletée.

Avec lui, je ne savais pas encore sur quel pied danser, je ne comprenais pas où il voulait en venir. Je tâtai d'un cynisme désinvolte :

— De toute façon, c'est bien ce qu'on attend d'un Jury, non ?

Je n'étais pas mal tombé ; c'était le genre de type à apprécier l'humour froid.

— Juste ! parvint-il à placer entre deux mastications sans quitter des yeux son assiette.

Puis il dut décider de faire une pause ; il se tourna à demi vers moi, le bras sur le dossier de sa chaise, son verre de Bourgogne à l'autre main.

— Alors, dites-moi, ça vous fait quoi ce Prix Stendhal ?

— Plaisir, assurai-je pour rester dans mon rôle laconique.

— Franchement, c'est tout ?

Avec lui, on ne pouvait pas vraiment jouer un rôle ; il y avait trop de spontanéité, de générosité, dans sa manière d'aller quérir l'autre. Je me laissai aller sans plus de contrainte :

— Une confirmation aussi, une reconnaissance. C'est la première fois qu'on me publie... C'est tout ça que j'entendais par "plaisir" ; mais je dois vous avouer que ça me paraît un peu lourd.

— Ah bon ?

Il venait d'avaler une gorgée de bourgogne.

— Une responsabilité un peu lourde à porter, non ? Stendhal... Et puis c'est la première fois que ce prix est décerné...

— Et alors ? — il esquissa un large geste, contrôlé à temps, de la main qui tenait le verre — vous vous souvenez du premier Goncourt, vous ?

Devant ma moue ignorante il enchaîna :

— Vous voyez ! Pas plus que moi...

Il reprit position devant la table et se remit à son pâté. Le niveau des conversations avait monté d'un cran dans la salle avec les tintements de verres et de porcelaine. Je ne sais par quel miracle de la télépathie, Hélène se pencha en arrière en même temps que moi. Nous échangeâmes un sourire de connivence. D'un léger signe de tête, elle m'indiqua que tout allait bien ; je lui répondis de la même façon.

— Ce n'est pas d'inaugurer un prix, continuait Caviglioli presque incompréhensible, qui est lourd ; ni même de l'avoir... — il fit passer sa bouchée d'un coup de bourgogne — c'est d'être à la hauteur de son prix ensuite, vous voyez ?

— C'est ce que je voulais dire en parlant de responsabilité, confirmai-je, lui rendant son regard. C'est **après** qu'il faut mériter le prix.

— Juste ! articula-t-il. Vous avez autre chose de prêt ?

Il m'envoya ça le nez dans son assiette, comme s'il s'en foutait complètement. Je répondis sans réfléchir — le gosse pris en faute que le maître interroge.

— Je viens de mettre au propre un recueil de nouvelles ; trois cents pages.

Il avait englouti le dernier morceau de pâté, s'essuyait la bouche ; tout son visage d'angelot commençait à reluire d'une pellicule de sueur. Soudain il se tourna vers moi, très sérieux :

— Écoutez, Praud, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je vous ai dit que j'avais bien lu votre nouvelle. Quand je dis lire, je sais de quoi je parle : c'est mon métier. Si vous avez vraiment trois cents pages de cette tenue, je vous les prends.

— Vous voulez dire...

— Je les édite, coupa-t-il.

— Mais...

— J'ai une maison d'édition à Genève : "Hermès", ça vous dit quelque chose ?

— Les foulards, m'entendis-je lancer, inconscient de la portée catastrophique que pourrait avoir ma sortie. Heureusement qu'Hélène était trop loin, j'aurais eu droit à ma nuit de remontrances.

Mais il prit bien la chose ; il rigolait : trois ou quatre soubresauts de son gros ventre comme une sorte de hoquet irrégulier.

— Vous en avez de bonnes, vous... Mais c'est vrai. Je ne prétends pas à la notoriété de Gallimard, encore que... notre collection de poche... ça marche tout de même très fort ; les petits bouquins jaunes avec le liseré noir, vous voyez ? Mais personne ne sait que c'est "Hermès", je vous l'accorde.

Il posa la main sur mon bras d'un geste familier d'indulgence. On aurait dit qu'il se sentait presque coupable à l'idée que je puisse craindre de l'avoir vexé. J'appréciai cette finesse de sentiment et ce tact chez un homme qui par ailleurs parlait en mangeant.

— Ah mais oui..., je vois très bien maintenant, assurai-je avec conviction pour me rattraper, c'est donc vous ?

Il ne s'agissait pas de complaisance : je les voyais bien les petits bouquins jaunes ; ils figuraient effectivement dans la plupart des librairies ; je crois même que j'en avais deux ou trois chez moi.

— En personne...

Je retrouvai son malicieux sourire épanoui. Puis aussitôt le ton sérieux :

— Écoutez ; parlons peu, parlons bien... le plat de résistance a l'air d'être servi en bout de table, je voudrais que ce soit réglé avant qu'il arrive jusqu'à

nous. Vous avez vu comment je mange ? Je ne peux pas discuter affaires en même temps.

Je sentis que ce n'est plus le moment de l'interrompre.

— J'ai relu votre nouvelle attentivement. C'est très neuf, très personnel, un style quoi... Aucune commune mesure, entre nous, avec ce qu'ont présenté les autres concurrents. Le Prix, vous l'avez eu haut la main et c'est justice. Alors je vous dis, moi : envoyez-moi un manuscrit de trois cents pages de cette qualité-là, je vous fais un contrat et je l'édite !

J'ai dû ouvrir la bouche ou faire un geste qu'il interpréta mal ; il s'empressa de continuer :

— Oui, je sais : les nouvelles, en France, ça se vend mal... mais je m'en fous. Quand il y a quelque chose à faire passer — c'est pas si fréquent — faut que ça passe !

Il meurtrit de nouveau mon avant-bras, ce devait être son tic.

— Alors, on marche comme ça ?

Je ne voyais pas trop comment on marchait. Il y avait sans doute des histoires de contrats à négocier, de garanties à prendre ; mais c'était peut-être prématuré et comme j'étais absolument novice dans ce domaine... Pendant quelques secondes je trouvai même sa proposition un peu louche ; trop poli pour être honnête. Mais c'était stupide : quel risque y avait-il à faire lire un manuscrit ? Je me décidai à répondre en tâchant de ne pas laisser deviner mes naïves incertitudes :

— Si vous voulez... Dès mon retour je vous fais parvenir le manuscrit ; il est prêt : dactylographié et paginé.

Mon hésitation l'avait étonné.

— Dites donc, on ne peut pas dire que vous sautez sur les occasions, vous ! La plupart des auteurs que je rencontre ne se le feraient pas dire deux fois !

— J'ai pas encore suffisamment l'habitude de sauter, fis-je, pas mécontent de ma répartie.

Il poussa deux ou trois gloussements en se penchant sur mon épaule pour laisser le serveur emplir son assiette d'un plat en sauce que je n'identifiai pas tout de suite.

— Vous savez, me confia-t-il mezza voce, ne soyez pas offusqué si je ne vous demande pas de me parler de vos nouvelles. Moi, c'est Saint Thomas : il faut que je lise ; tout ce qu'on peut me raconter avant ne compte pas. Lire, il n'y a que ça.

Il me reprit le bras et rectifia :

— Je ne dis pas ça pour vous, bien sûr ; j'ai lu **La Visitation**, ça me suffit.

— Allez ! ajouta-t-il en me bourrant amicalement les côtes de la pointe de son coude avant de se redresser, on passe aux choses sérieuses, hein ?

Un peu plus tard, après les relâchements de fin de banquet et les dernières congratulations, une voiture nous ramena à l'hôtel. Je retrouvai enfin Hélène. Tout était terminé.

A peine dans la chambre, elle se laissa tomber sur le lit, épuisée, radieuse, tandis que je bouclai notre porte :

— Je n'en peux plus...

— Alors, ça s'est passé comment avec ton Conseiller Général ?

— C'est pas un Conseiller Général, c'était l'Adjoint à la Culture... Oh, très bien ; il fait de la montagne et m'a raconté ses exploits de randonneur pendant tout le repas. Je n'ai vraiment pas eu à me fatiguer pour la conversation... Et toi ?

Je vins m'asseoir contre elle.

— Très bien aussi. J'ai trouvé.

— T'as trouvé quoi ?

— Un éditeur, tiens ! J'étais à côté de Gilbert Caviglioli ; les éditions "Hermès", à Genève.

— Le petit gros frisé ?

— Un type très bien ; il joue au bon vivant un peu primaire mais c'est un type très fin ; et spontané, direct. On a bavardé toute la soirée. Il a demandé le manuscrit de mes nouvelles ; il dit que si ça vaut **La Visitation** il va les éditer. Je ne crois pas que ce soit le genre à parler à la légère.

Hélène me prit les mains :

— Mais Jacques, c'est formidable ! Il n'y a aucun problème ! Tu le sais bien que ça vaut **La Visitation** !

Profitant de la situation, je l'enlaçai.

— Tu vois que je sais me débrouiller quand je veux, contrairement à ce que prétendent certaines...

Je l'allongeai sur le lit. Elle se débattit un peu :

— Jacques,... écoute,... c'est très important... Faut qu'on en parle.

Mais nous n'en avons pas parlé. Sans même ouvrir le lit nous avons fait l'amour comme deux jeunes mariés en voyage de noces.

Le lendemain matin, à Lyon, en montant dans l'avion pour Nantes, j'emportai deux choses de plus qu'au départ : dix exemplaires de ***La Visitation*** en un petit paquet ficelé et, dans mon portefeuille, une carte de bristol jaune, celle de Gilbert Caviglioli.

## IX

Un retour, même lorsqu'il ne s'agit que d'un voyage de vingt-quatre heures, ressemble toujours à la fin de quelque chose. En retrouvant la Renault 25 sur le parking de l'aéroport à Château Bougon, nous sentîmes se distendre d'un coup ces liens qui nous rapprochaient, il y avait un instant encore, des passagers privilégiés des vols internationaux que nous venions de croiser dans le hall ; nous étions revenus sur terre ; même la journée grenobloise, si intense et lourde de conséquences, ne nous apparaissait déjà plus que dans l'irréalité du rêve qui s'estompe au réveil. En même temps que d'être au retour d'un long séjour lointain, nous avions la bizarre impression de n'être même pas partis. C'est ce que me disait le regard d'Hélène, et son demi-sourire, lorsque, portières claquées, je retrouvai le geste trop quotidien de mettre le contact et de lancer le moteur.

Je la déposai à la maison afin qu'elle prenne l'Austin pour aller chercher les enfants chez sa mère — encore qu'à cette heure-ci ils n'étaient probablement pas encore rentrés de l'école — et retournai directement au bureau ; je n'avais pris qu'une journée de congé et tenais à faire au moins acte de présence dans l'après-midi. Personne, là-bas, ne pourrait soupçonner que le patron s'était rendu hier à Grenoble pour y recevoir son premier prix littéraire. Dans le prochain *Monde des Livres*, ce mini événement ferait l'objet d'un entrefilet de quatre lignes : "*Le Prix Stendhal de la Ville de Grenoble a été décerné à Monsieur Jacques Praud pour sa nouvelle **La Visitation***". Je n'en aurais aucun écho. Un prix là-bas ne faisait pas la célébrité en Bretagne et, pour le moment, je trouvais cela fort heureux ; l'admiration familiale — parents et beaux-parents — me suffisait amplement.

Je revins très tôt du bureau — à quoi bon faire semblant de travailler lorsqu'on a la tête à autre chose ?



L'autre chose, c'était, chez moi, dans mon propre bureau, déposer sur la table les dix exemplaires de ma nouvelle, défaire le paquet, en prendre un et le feuilleter du pouce, plier la couverture pour l'ouvrir, tourner la page de garde et bien l'aplanir de la main, contempler le titre et mon nom, noir sur blanc, relire peut-être le début puis une page une autre ici et là, et le remettre, défloré, sur la pile ; prendre toute la pile et la reposer, la reprendre pour la placer ailleurs, derrière moi, sur les étagères ; c'était jeter d'abord un coup d'oeil à la dérobée sur l'Olympe, puis un regard qui s'attarderait, mêlé d'appréhension et d'impatience, d'impatience réprimée encore, sur cette machine silencieuse sous ma lampe, telle que je l'avais abandonnée il y a deux jours avec, enfouies dans la complexe électronique de son ventre, plus de cinquante pages du **Chéquier** qu'elle avait gardées pour moi, dont elle avait conservé le secret.

Je la branchai. Elle alluma ses voyants, balança à droite, à gauche, sa tête d'imprimante pour la positionner, m'envoya son "Bip !" familier en affichant : "NOM TEXTE ?"

Je l'éteignis.

L'autre chose, c'était expédier d'urgence à Caviglioli l'exemplaire de mes nouvelles qu'il avait demandé, battre le fer quand il était chaud. Je m'y employai aussitôt.

Poussant la machine à ma gauche, je posai devant moi le volume, celui que j'avais donné à Hélène pour partir à Cauterets ; trois cents pages, reliées, paginées ; je pouvais l'envoyer tel quel ; je ne tenais même pas à relire, le sort en était jeté. Dans une courte lettre à Caviglioli je proposai un titre pour l'ensemble : **En Atmosphère Biaise**, emprunté à Vian. Cela convenait assez bien à l'esprit de la plupart de ces textes : tous comportaient un léger décalage par rapport à la réalité qu'ils évoquaient, une faille perceptible dans l'ordre commun des choses. Bien que ça ne reprenne le titre d'aucun d'entre eux — comme il est d'usage pour un recueil — je n'en étais pas mécontent ; c'était dans l'avion tout à l'heure que l'idée m'était venue.

Je terminais un paquet soigné, dans un papier d'emballage récupéré d'un ancien colis, lorsqu'Hélène arriva avec les enfants. Comme je le pensais, elle avait dû attendre la sortie de l'école, puis rester goûter là-bas avec eux, le temps

de faire le compte-rendu détaillé de notre éphémère incursion dans la gloire. C'était aussi pour éviter cela que j'avais préféré passer aujourd'hui au bureau. Il était déjà plus de sept heures mais la nuit ne se décidait pas à tomber ; je n'avais pas été très attentif à l'allongement des journées toutes ces dernières semaines, moi.

Lorsque j'embrassai Anne, dans l'entrée, elle me demanda avec les grands yeux bleus de sa mère :

— C'était bien, Papa, la distribution des prix ?

— Encore mieux que ça, je lui rétorquai, en secouant gentiment ses petites nattes ; j'ai eu le Prix d'Excellence.

Elle me considéra sans comprendre ; je me moquais d'elle ou pas ? La moue mutine qu'elle utilisait dans ces cas-là pour s'en sortir déformait sa bouche en accent circonflexe. J'embrassai Sébastien, toujours sur la réserve, qui observait les grimaces de sa soeur avec la supériorité condescendante de l'aîné mais n'avait pas très bien saisi lui non plus. Il y a belle lurette que les enfants n'entendent plus parler de Prix d'Excellence ou de Prix d'Honneur. Hélène leur expliqua, puis Anne voulut absolument voir mon prix. Elle entreprit autour de moi une sorte de danse de sioux, tiraillant ma veste d'intérieur :

— Tu montres ton prix, Papa ? C'est quoi ton prix ? Tu le montres ?

— Rien, l'arrêtai-je, rien du tout ! On m'a simplement dit que j'avais le prix ; on ne m'a rien donné.

Grenoble dut baisser pas mal dans leur estime s'ils s'attendaient à me voir revenir avec une coupe argentée ou un César. Je n'avais rien de sensationnel à leur apporter ; ils regagnèrent quatre à quatre leur chambre abandonnée vingt-quatre heures.

J'enlaçai Hélène, qui n'avait toujours pas quitté son faux léopard, et l'embrassai. Elle se laissa faire en s'étonnant, amusée :

— Jacques ! Tu sais que nous, il n'y a que trois heures qu'on s'est quittés !

— Et alors ? Tu peux me citer la loi qui interdit d'embrasser sa femme à moins de trois heures d'intervalle ?

Elle sourit de son sourire d'amoureuse et m'entraîna au salon :

— Viens... C'est notre retour à nous maintenant ; je vais nous chercher une menthe. Je n'en peux plus, moi ; il a fallu que je raconte tout à ma mère dans le détail. Presque tout..., ajouta-t-elle en me caressant la joue avant de s'éclipser à la cuisine piler la glace.

Je fis le tour de la pièce pour allumer les lampes et m'installai sur le canapé. Je criai à Hélène :

— J'ai préparé le manuscrit pour Caviglioli. Je l'enverrai demain.

J'entendis sa voix, déformée par la réverbération, venir du fond de la cuisine, approcher jusqu'à ce qu'elle apparaisse avec le plateau :

— N'oublie pas de l'envoyer en recommandé, et avec accusé de réception ; ça vaut mieux.

— En recommandé ça suffira, non ? Que veux-tu qu'il arrive ? De toute façon je garde l'original.

— Avec accusé de réception, insista-t-elle en s'asseyant ; on ne sait jamais. Tu le connais si bien que ça, ce Caviglioli ?

Ca m'agaçait un peu toute cette méfiance d'Hélène, comme si je n'étais pas assez grand pour apprécier un homme. Pourquoi mettre en doute l'honnêteté d'un type comme Caviglioli ? Il est vrai que je ne l'avais vu que le temps d'un repas, elle avait peut-être raison ; je supposai que tout le monde devait prendre les mêmes précautions. Je me rangeai à son avis pour éviter là-dessus toute discussion oiseuse :

— Bon, puisque tu crois que c'est mieux...J'ai aussi trouvé un titre : ***En Atmosphère Biaisée...***

— Pas mal, commenta-t-elle, laconique ; ça te va bien.

Le lendemain j'expédiai mon paquet à Genève en suivant le conseil d'Hélène (je me rendrais compte plus tard combien il était superflu). Les jours qui suivirent je ne touchai plus à l'Olympe. La moindre interruption, dans ce genre de travail, suffit pour qu'il vous apparaisse soudain étranger et lointain. Pour peu que cela se prolonge, la tâche à laquelle vous aviez sacrifié toutes vos heures disponibles, une partie de vos nuits, se vide rapidement de son sens ; on se demande pourquoi on fait ça, on ne parvient plus à y croire ; si l'on ne s'y

attache pas sans répit, c'est aussitôt l'hémorragie. Et dans les transfusions nécessaires pour que ça reprenne vie, ces trucs-là, il n'y a qu'un donneur : c'est vous. Je le savais. Mais là je n'avais pas le choix : depuis deux mois que je travaillais sans relâche sur l'Olympe, là-bas, à l'U.G.A., j'avais atteint le point limite. Girard, je m'en étais bien aperçu, commençait à se poser de sérieuses questions ; il était grand temps de reprendre les choses en main avant que d'autres ne se les posent aussi au grand jour, et ce n'était pas ce que je souhaitais pour le moment. Je saisis donc l'occasion de la coupure forcée de ce voyage à Grenoble pour me remettre à plein temps si l'on peut dire (en principe, je n'avais jamais cessé de l'être !) aux assurances. Je repris mon rythme de travail d'autrefois. Non que j'aie davantage au bureau — je ne m'étais jamais permis d'y manquer — mais je m'y consacrai entièrement, sans m'octroyer les fameuses "quatre heures" chandlériennes qui depuis quelque temps étaient devenues ma pratique quotidienne. Ceux qui ont pu faire ce genre d'expérience me croiront aisément : c'était facile, beaucoup plus facile que ce que je vivais depuis Noël. Quoi de plus facile en effet que de traiter des dossiers où l'on n'a rien à "inventer" ?

Le soir, en rentrant, je retrouvai l'Olympe sur mon bureau.

Le troisième jour je la débranchai et la remis dans sa mallette. Rien à craindre : j'avais vérifié sur le livret d'utilisation, sa pile au lithium assurait la sauvegarde des mémoires pour cinq ans. Je la rangeai dans les rayonnages à la place qu'occupait ma Canon et sortis de ma serviette les documents rapportés de l'agence.

Hélène n'avait pas à se plaindre de ce nouveau régime : même si je travaillais parfois après dîner je parvenais toujours maintenant à me coucher en même temps qu'elle. A la longue c'est elle tout de même qui s'inquiéta de me voir redevenu assureur à part entière. Moi aussi j'y pensais, tous les jours, mais n'en parlais pas. Ce n'est pas pour rien que j'avais rangé la machine ; bien sûr qu'il fallait de la place sur le bureau pour les dossiers de l'U.G.A....

C'est Hélène qui s'inquiétait. Elle avait commencé par des allusions : qu'avais-je besoin, après dix heures là-bas, de rapporter encore des dossiers le soir à la maison, même pendant les week-ends ? Ce n'était pas nouveau mais

elle avait tort : avec des horaires fixes en-dehors desquels elle restait complètement disponible, elle n'avait jamais admis le mode de fonctionnement qu'implique un poste de responsabilité : relative liberté d'emploi du temps, oui, mais souci constant. Il faut que le travail soit fait, on ne demande pas quand. Sinon, je n'avais plus qu'à donner ma démission de directeur de l'U.G.A. Une autre de nos vieilles querelles domestiques ; je la croyais enterrée. Mais Hélène, à présent, y mettait bien autre chose. Je n'en étais pas dupe bien que faisant celui qui ne comprenait pas ; jusqu'au soir où, une dizaine de jours après que je me sois remis au travail pour lequel j'étais payé, elle attaqua ouvertement, enfin presque ouvertement comme à sa manière :

— Dis donc, t'auras jamais fini ton roman avant que le vendeur ne revienne chercher sa machine... Comment tu vas faire ?

Et un peu perfide avec ça, attaquant sur deux fronts ; mais ce ton-là faisait aussi partie de nos jeux ; c'était bien cette Hélène-là que j'avais épousée. J'avais une réponse toute prête, sachant évidemment qu'elle ne répondait pas à la véritable question :

— Je ne vais rien faire. De toute façon, tu sais très bien que je ne pourrai pas terminer avant qu'il vienne : je suis à la page cinquante, je ne vais pas faire un roman de cinquante pages !... Il avait dit trois mois et on est à la mi-mars ; il y a déjà quinze jours qu'il aurait dû donner signe de vie ; alors tu vois...

Elle se radoucit, rentra ses fausses griffes. Ca se passait toujours comme ça ; toutes nos discussions débutaient par ces mini-agressions voilées, et puis après on parlait. Assise sur le fauteuil crapaud, dans le coin de mon bureau, tandis que j'essayais de me sortir d'un dossier épineux, en principe elle devait lire — j'aime qu'elle soit près de moi quand je travaille, même si l'on ne se dit rien ; on a tout de même l'impression d'être ensemble — mais elle avait posé le livre sur ses genoux.

— Je le sais bien... Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Cela va de soi, repris-je pour la taquiner ; sinon tu ne l'aurais pas dit !

Pour moi, penché sous l'abat-jour de ma lampe, sa voix sortait d'une demi-pénombre ; j'avais toujours été étonné qu'elle puisse lire dans cette lumière-là.

— Oh, écoute !... Je parle sérieusement... Tu ne peux pas arrêter cinq minutes ? Le vendeur on s'en fiche ; d'ailleurs, je te l'ai déjà dit, ce type-là me semble douteux ; à mon avis il y a une chance sur deux pour qu'on ne le revoie pas ; c'est pas le problème... — sa voix se fit persuasive, mâchant les mots — Ce que je veux dire, c'est que depuis quinze jours ton roman n'avance pas. Tu ne pourrais pas sacrifier quelques contrats ou je ne sais quoi, non ?

— Lène !... Tu t'imagines que je fais ça pour m'amuser ? C'est mon métier, tout de même ! Ces derniers temps, j'étais arrivé à la limite de la négligence professionnelle. Tu ne te figures tout de même pas que ça pouvait durer éternellement ? On a déjà discuté de ça cent fois.

Mais lorsqu'Hélène a une idée, elle ne la lâche pas ; surtout lorsqu'elle est absolument convaincue d'avoir raison et qu'elle devine que je le sais. Elle me regardait, tapie dans son fauteuil bas, tout engoncée dans ma grosse robe de chambre de laine écossaise.

— C'est différent cette fois. Il y a eu Grenoble, ce projet d'édition, toute cette histoire de machine sur laquelle tu travailles maintenant... Tu m'as dit toi-même que ça avait tout changé. D'ailleurs il n'y a qu'à lire les textes que tu écris, il ne s'y est pas trompé, ton Caviglioli.

— Je ne vois pas ce que cette machine viendrait faire là-dedans...

— Moi non plus... En tout cas, tu ne peux pas faire comme si rien ne s'était passé depuis trois mois. Ca vaut la peine d'y réfléchir, non ?

— Mais figure-toi que j'y pense ! C'est bien pour ça que je trime pour me mettre à flot à l'U.G.A. ; je ne peux rien faire avant. Bon, il est presque minuit... Si tu viens te coucher tout de suite, je te promets de m'y remettre demain.

Elle se leva en même temps que moi. Je devinai le corps svelte que dissimulait l'enveloppe moelleuse de gros nounours. Était-ce le désir ou la satisfaction de la victoire qui faisait briller ainsi ses yeux narquois ?

— Mais c'est du chantage, ça. Tu ne pourras jamais être sérieux ?

Je serrai entre mes mains les hanches invisibles du nounours.

— Et toi, ce n'est pas du chantage que tu me fais ?

— Je ne fais rien, moi, répondit-elle, façon ingénue ; je veux seulement avoir quelque chose à lire aux sports d'hiver à Pâques !

## X

Hélène avait gagné ; ce n'était pas difficile. Elle n'aurait peut-être rien de nouveau à lire à Pâques — c'était dans quinze jours — mais j'avais tenu parole : depuis la veille au soir l'Olympe avait repris sa place sur mon bureau ; j'étais assis devant et je m'y remettais. Pas sans mal. Elle me cachait tout, cette machine ; impossible de relire quoi que ce soit dans cette minuscule fenêtre : quarante caractères qui défilaient à toute vitesse dès que j'essayais de les faire avancer. Il fallait pourtant bien que je relise pour reprendre le fil du **Chéquier**. Avec la Canon je n'avais jamais eu ce problème-là : tout était tapé ; après chaque interruption un peu longue de mon travail je n'avais qu'à revoir les dernières pages pour me mettre en train ; souvent même je les réécrivais complètement, avec seulement d'infimes modifications ; ça relançait la machine (quand je parle de machine, ici, c'est de moi qu'il s'agit, bien sûr). Pas moyen de faire la même chose avec l'Olympe, elle avait tout gardé en mémoire, sans aucune trace sur le papier. Je devais ruser. C'était elle qui était à mon service, non, et pas l'inverse que je sache ? Je lui fis imprimer les cinq dernières pages et elle s'exécuta docilement, avec force "Bips" par-ci par-là. Ça n'était pas désagréable ça : moi, je n'avais pas l'impression de travailler ; c'était seulement le fruit de mon travail que je recueillais sans effort ; le meilleur moment... Je relis, corrigeant ça et là. Puis je retournai dans la mémoire pour entrer les corrections. Ensuite c'était là que ça se corsait, fallait embrayer, continuer.

On était un vendredi si je me souviens bien. J'étais rentré plus tôt pour me mettre au travail comme je l'avais annoncé à Hélène. Je n'avais pas besoin d'allumer la lampe tant les jours avaient déjà allongé. Il ne devait pas être loin de sept heures. J'étais en train de taper la première phrase de la journée lorsque le téléphone se mit à sonner.

— Monsieur Praud ?

Je n'ai décroché qu'après une dizaine de sonneries ; c'est ce que je fais la plupart du temps quand je travaille, avec toujours l'espoir que l'autre, au bout du fil, ne va pas insister. A la fin de ma phrase j'ai tout de même pris le combiné :

— Allo ?

— Monsieur Praud ?... La Maison "Olympe", vous vous souvenez de moi ?

Pour m'en souvenir, je m'en souvenais, oui ! Je dis : "Bien sûr..." et, machinalement : "Comment allez-vous ?".

— Bien, je vous remercie ... Je vous appelais pour vous annoncer ma visite comme convenu. Quand seriez-vous disponible ? En ce qui me concerne, je serai dans votre secteur mardi prochain toute la journée... cela vous conviendrait-il ?... Eh bien, c'est d'accord, dix-neuf heures chez vous. Au plaisir de vous revoir, Monsieur Praud.

C'est en reposant l'appareil que je sentis la moiteur de ma main. Je n'avais pratiquement rien dit — "Mardi ?...très bien... je serai chez moi dès dix-neuf heures..." — en tous cas rien de ce que j'aurais voulu dire ou demander. Je ne savais même pas son nom. Pas un numéro de téléphone où le joindre. De la "Maison Olympe", j'ignorais tout ; aucune trace, aucune adresse, rien. Mais m'en étais-je vraiment soucie durant ces trois mois ? Et le voici qui réapparaissait pour récupérer sa machine ; comme prévu, quoique Hélène en ait pensé. Elle se faisait des illusions, Hélène ; je me demandai où elle était allée chercher ça. Qu'il oublie la machine ici ? Ca ne tenait pas debout ! Personne ne faisait des cadeaux comme ça. Tout ce que je voyais, moi, c'est qu'il viendrait dans trois jours et qu'il la reprendrait.

Je me levai et sortis du bureau.

— Lène !

— Oui ?

Elle était dans la cuisine. J'entrai et allumai ; on n'y voyait presque rien.

— Tu sais qui vient d'appeler ?

J'ai toujours un petit sentiment de culpabilité lorsqu'Hélène est à la cuisine. Une éducation qu'on ne refait pas ; les années soixante-dix. J'ai beau



proposer de l'aider, elle n'a jamais besoin de rien. Je ne dus pas y mettre suffisamment de conviction.

— Caviglioli ?

Tiens, je n'y pensais plus à lui ; il avait déjà mon manuscrit depuis quinze jours ; toujours pas de nouvelles.

— Non, pas Caviglioli, malheureusement.

Elle restait devant l'évier, à laver sa salade. Elle ne s'était pas retournée. J'étais debout près de la porte, appuyé au chambranle. La voix d'Hélène se mêla au chuintement du robinet, au bruit clair de l'eau dans la cuvette :

— Je ne sais pas moi... ma mère ?... C'est une devinette ?

Je m'approchai. J'étais presque à son côté.

— Même pas ! Une catastrophe... c'est le vendeur.

— Oh, merde ! fit Hélène en se retournant le couteau à la main, une feuille de laitue dégoulinant dans l'autre. On ne lui demandait rien à celui-là ! Qu'est-ce qu'il veut ?

— Un rendez-vous, tiens ! Il vient rechercher sa machine ! mardi... C'est normal.

Évidemment que c'était normal. Qu'il ne vienne pas, me laissant son Olympe comme elle l'avait supposé, voilà ce qui aurait été anormal ; et comme il n'y a pas de petites victoires, quelle que soit la situation — et celle-là , on le comprend, me mettait plutôt dans le pétrin — je le faisais sentir à Hélène. Mais elle ne releva pas. Elle venait de se rendre compte qu'elle aspergeait le carrelage et posa enfin sa feuille de salade sur l'évier, s'essuya les mains sur le mini tablier noir qui était censé protéger sa jupe. Elle avait son air soucieux des heures graves. Ma petite pique ne l'avait même pas effleurée.

— Mais alors...

— Ben oui : je n'ai pas terminé *Le Chéquier*... Remarque, ce n'est pas une machine à écrire qui peut m'empêcher de le finir, il me reste l'autre ; je vais continuer sur l'autre, tout simplement, il n'y a pas de quoi s'affoler.

— Mais t'es stupide, Jacques, ou quoi ? me lança Hélène ; t'as rien compris ? Tu sais très bien que tu travailles beaucoup mieux sur sa machine à lui que sur la tienne ! Tu ne vas tout de même pas la lui rendre !

— Et qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ?

— Tu l'achètes, puisque tu en as besoin ! On n'est tout de même pas à ça près.

— C'est toi qui me dis ça ?

— Naturellement que c'est moi, puisque tu ne veux pas le dire toi-même ! Ne sois donc pas ridicule — elle posa ses deux poignets humides sur mes épaules, joignit les mains derrière mon cou — Je sais à quoi tu penses... Moi non plus je n'ai pas oublié... : qui sera le plus fort, le petit challenge... tu sais que je n'oublie rien. Mais on s'en fiche, Jacques ! On s'est fait avoir tous les deux et puis c'est tout ! Allez, on l'achète sa foutue machine et on n'en parle plus, conclut-elle en replongeant dans la salade.

Comme d'habitude Hélène avait dit ce que j'attendais qu'elle dise ; elle sait ce qu'elle fait, Hélène, sans en avoir l'air. Elle se remit à laver la salade. Je vins près d'elle et secouai aussi quelques feuilles avant de les jeter dans le panier de plastique blanc sur l'égouttoir. De temps en temps elle en reprenait une pour lui retirer d'un couteau nerveux un morceau trop fané que j'avais laissé. Puis je lâchai enfin la phrase que je ruminais depuis quelques instants :

— Tu sais que je lui avais dit nettement qu'en aucun cas je ne l'achèterais, c'était clair ; il ne se fait pas d'illusions.

— Et alors ? persifla-t-elle malicieuse, sans cesser de trier sa laitue, tu as peur de te dédire ? On a son petit amour-propre ?

Même lorsqu'elle abonde dans mon sens, va au-devant de mes désirs secrets, il faut toujours qu'Hélène garde le dessus, de telle sorte que lorsque j'arrive à mes fins c'est encore elle qui triomphe. Impossible de lui refuser cela, mais je pouvais faire semblant de me défendre :

— Pas du tout ! (elle venait de vider la cuvette et la succion gloutonne de la bonde me donna un moment l'impression de parler en l'air). Je trouve seulement stupide de tomber dans le panneau simpliste de ce représentant sans réfléchir un peu.

Tout en rassemblant les débris de laitue dans l'évier, elle trouva évidemment la répartie que j'attendais :

— Dis donc, tu parais oublier les contrats à l'essai... Il semble bien qu'il y a quelques mois le très responsable directeur de l'U.G.A. n'a pas trouvé l'idée si simpliste que ça ! Et tu ne peux pas dire qu'on n'y a pas réfléchi ; j'y pense depuis le début, moi, au problème de cette machine, depuis que tu m'as fait lire ta nouvelle. Toi aussi tu n'arrêtes pas d'y penser ; qu'est-ce que tu essaies donc de te cacher ?... Tiens, le téléphone !...

Ca sonnait dans mon bureau, providentiellement ; elle avait raison sur toute la ligne, Hélène, qu'aurais-je pu répliquer ? J'arrivai là-bas et décrochai. J'avais l'Olympe allumée sous les yeux.

— Praud ? entendis-je, Caviglioli... Comment ça va mon vieux ? Je vous dérange ?

D'un seul coup le coeur me battit fort ; avec cette histoire de vendeur je l'avais complètement oublié, lui ; je voyais son visage d'angelot frisé, les yeux vifs et rieurs ; je sentais sur mon bras les pressions cordiales de sa main potelée. Sa voix restait la même au téléphone.

— Bon, rapidement, reprit-il ; j'ai très peu de temps... Vous pouvez être à Genève ce week-end ? Je vous explique, hein mon vieux : j'ai lu votre manuscrit. Ca marche. On en reparlera quand vous serez là. Pour le moment, ce qu'il me faut, c'est vous ; pour signer le contrat. J'ai un créneau chez l'imprimeur et je lance l'opération tout de suite. Vous pouvez être là demain ? dans la soirée ?

Un tourbillon, Caviglioli ; je ne plaçai pas un mot. Je ne l'avais connu qu'au cours d'un repas, au boulot apparemment c'était encore pis.

— Je fais mon possible, dis-je, s'il y a un avion le samedi...

— Ca existe, mince, des avions ! Bon, écoutez mon vieux, vous voyez ça et vous me rappelez... Vous avez ma carte ? Je passe vous prendre à l'aéroport demain après-midi, OK ? On se fait une bouffe ensemble et on règle toutes nos petites affaires, hein ? Je vous laisse Praud, vous m'excuserez.

Et "Cling" ! il avait raccroché. Je fis machinalement la même chose après un temps de réponse inquiétant pour l'état de mes réflexes. Quelqu'un en moi fit le numéro de l'aéroport tandis que mon esprit ballottait dans un magma de pensées confuses. J'entendis Hélène crier de la cuisine :

— C'était qui ?

Je posai la main sur le combiné pour répondre :

— Caviglioli. Attends, je vais te raconter.

AIR VENDEE avait une ligne Nantes-Genève. Je retins une place sur le vol du lendemain. Un coup de chance. Je rappelai Caviglioli pour lui préciser mon heure d'arrivée. Hélène était devant moi dans le bureau ; elle attendait que j'aie raccroché :

— Tu pars demain à Genève ?

— Caviglioli veut que je vienne immédiatement signer le contrat, fis-je de l'air le plus indifférent possible.

— C'est pas vrai ! explosa Hélène ; il édite les nouvelles ?

Elle contourna le bureau, m'attrapa je ne sais comment ; elle écrasait sa bouche sur la mienne.

— Il les a trouvées comment ? reprit-elle à bout de souffle, me serrant toujours de ses deux bras contre son ventre.

— Je n'en sais rien, lui soufflai-je au visage, on en parlera demain. Je suppose que ça lui a plu...

— Tu vois que j'avais raison et que ça vaut bien **La Visitation** !

J'aime voir ses yeux briller de cette façon sous l'excitation d'une joie juvénile ou parfois du désir. Mes mains remontèrent de part et d'autre de son torse et je pressai doucement la tiédeur de ses seins à travers le fin chemisier. Moi aussi je souriais maintenant.

— Si je comprends bien, on ne m'embrasse plus que lorsque je publie quelque chose ?

Elle s'écarta un peu ; irradiia l'inoubliable lumière de son sourire :

— Et pour la machine aussi j'ai raison, non ?

Elle tendit des lèvres au rouge déteint par son fougueux baiser.

— Pour la machine aussi, concédai-je ; — et j'étais on ne peut plus sincère.

## XI

Genève, ça s'était très bien passé. J'avais compris les raisons de la hâte de Caviglioli : on créait à la rentrée le Prix Maurice Nadeau, quelque chose comme le Goncourt de la nouvelle, et il voulait qu'on soit sur les rangs. Les éditions "Hermès" n'étaient pas mal placées, prétendait-il, et *En Atmosphère Biaisée* avait toutes ses chances ; mais il fallait que le recueil sorte en septembre. On avait signé un contrat-type qui m'avait semblé correct ; de toute façon je n'y connaissais rien alors dans ce domaine et je lui avais fait confiance. J'avais misé sur l'attraction réciproque que nous avions spontanément ressentie à Grenoble et je n'avais pas eu tort : Gilbert maintenant est un ami.

Le soir au restaurant — je me doutais bien qu'il ne laisserait pas passer une occasion gastronomique — il m'avait longuement parlé de mes nouvelles. Non seulement il aimait ce que j'écrivais, mais il savait y retrouver mes intentions les plus secrètes, saisissait la moindre inflexion de la phrase, la portée subtile d'un rythme que j'avais voulu. J'avais presque l'impression d'être lu par moi-même. Nous avons dîné avec, sur la table, le manuscrit qu'il n'arrêtait pas de feuilleter tout en commentant, buvant, mangeant, la face de plus en plus rubiconde mais l'esprit toujours aussi vif et fin. "Et je ne serai pas seul à aimer ça, vous voyez Praud. Tenez, ça, ça, ce type de phrase — il cherchait du doigt, tournait les pages, lisait -, il n'y a pas de phrase comme celle-là dans notre littérature contemporaine. Et même s'il y en avait une par hasard elle ne tiendrait pas toute seule. Chez vous une phrase comme ça, elle est portée par dix pages ; toute une coulée de dix pages et hop ! Une coulée, le détail, une coulée, le détail. Tout se tient. Personne ne sait faire ça aujourd'hui, les gens pensent trop ; plus personne ne sait voir. C'est ça votre force, Praud, cette impression que vous n'écrivez pas comme les autres, ligne à ligne, mais que tout a été conçu en bloc, d'un coup,

que tout a sa place au millimètre. Faudrait vous lire comme on regarde un tableau, tout embrasser d'un regard, non ?"

Il avalait une bouchée, attendait mon approbation qui ne venait pas et pour cause : sur ce point-là, je n'étais plus d'accord ; alors il poursuivait seul le fil de ma pensée : "Non, je déconne, c'est autre chose... Vous voyez, quand on se laisse emporter ? On perd le contrôle, la rigueur ; un poil trop loin et on dit une connerie... Oh, ce n'est pas ce qui fait scrupule à certains de nos critiques, vous savez ! Mais entre nous, hein, on est en droit d'attendre autre chose, non ? . Vous avez raison — je n'avais rien dit — pas comme un tableau ; enfin pas vraiment. Oui, c'est ça : ligne à ligne mais en même temps en bloc, **en même temps** ! L'instant, le détail, mais **en même temps** la totalité, hein ? On ne sort pas de là. Et vous, Praud, ça vous savez le faire. Tenez, par exemple..." et il se remettait à feuilleter furieusement le manuscrit à droite de son assiette, le verre levé dans la main gauche, ponctuant sa recherche de "Tenez..., tenez..." entre deux lampées de bordeaux. Il était convaincu de tenir le meilleur auteur de toute l'histoire des éditions "Hermès". Le prix serait pour nous.

Je ne lui avais pas parlé de la machine.

Dimanche après-midi j'étais rentré à Nantes.

## XII

Hélène m'attendait à l'aéroport. J'avais l'impression de revenir de très loin. Nous avions atterri dans une crasse pas possible et dès la sortie du hall un fin crachin gris s'abattit sur mon visage. A Genève, il faisait grand soleil. Hélène pressa fort mon bras et se serra contre moi pour traverser le parking. Nous nous engouffrâmes dans l'auto en reclaquant les portières. Une myriade de gouttelettes minuscules couvrait son léger imper beige et ses cheveux, chargés de poussière d'eau, avaient foncé. Jamais Hélène n'a voulu utiliser de parapluie depuis que je la connais. Nous n'avions pas encore dit un mot ; elle m'avait vu, au-delà des portes de verre du sas d'arrivée, elle avait souri, j'avais souri et elle m'avait pris le bras. Mais maintenant, bien à l'abri dans notre habitacle, elle me demandait comment ça s'était passé. J'avais trois choses à lui dire : le contrat était signé, Caviglioli délirait devant ma prose et nous avions dîné dans un remarquable restaurant hier soir. Elle mit le contact. La buée avait déjà complètement envahi toutes les vitres et je donnai un coup de peau de chamois sur le pare-brise avant qu'elle ne démarre.

Ni ce soir-là, ni le lundi soir je ne pus écrire quoi que ce soit. Il y avait des semaines qu'Hélène restait seule devant la TV ; nous nous étions retrouvés. Tantôt l'un contre l'autre, au fond du canapé, nous échangeant chacun notre chaleur, sa tête parfois sur mon épaule, tantôt — sait-on pourquoi ? — séparés par toute la largeur d'un coussin, nous offrions l'image de ces millions de couples unis dans le partage quotidien de leur manne médiatique lorsque tout est en ordre et que les enfants sont couchés.

N'allez pas croire qu'au retour de Genève, contrat en poche, je me reposais sur mes lauriers — pour le moment non encore acquis, d'ailleurs ; cela viendrait

plus tard. Je savais trop, déjà, qu'en ces matières rien n'est jamais fini et qu'à la différence de tous les autres métiers du monde celui dans lequel je venais de m'aventurer ne laissait à ses servants l'espoir d'aucun repos. Dans la mémoire de l'Olympe, *Le Chéquier* était toujours là à m'attendre ; mais l'Olympe je l'avais rangée, elle était prête. Si demain je devais la rendre à quoi bon avancer de quelques pages un travail d'une aussi longue haleine ? Bien sûr, Hélène avait dit qu'on ne la rendrait pas, et certainement que je me le disais aussi. Pourtant, puisqu'il venait demain la chercher, je tenais à ce qu'elle soit préparée comme prévu. De toute façon, depuis son coup de téléphone, le sentiment que cette machine ne m'appartenait plus — même provisoirement — avait gâché la relation que j'avais instaurée avec elle. Chacun sait qu'on ne travaille bien qu'avec ses propres outils, du moins ceux que l'on s'approprie.

Hélène et moi, nous nous étions retrouvés, pour deux soirées. Il va de soi que nous ne nous étions jamais perdus, mais nous nous étions retrouvés, pour deux soirées banales, dans l'attente.

La journée du mardi, au bureau, s'écoula sans que je m'en aperçoive. Rarement je m'étais senti aussi efficace. Girard reconnaissait son patron des beaux jours et j'avais le sentiment que ça ne lui plaisait qu'à moitié ; il devait avoir une idée derrière la tête. Nous avons fait le point sur notre promotion de contrats gratuits : nos agents en avaient placé près de huit cents depuis janvier. Restait à savoir combien de clients supplémentaires ça nous rapporterait au terme des six mois ; mais enfin l'affaire se présentait plutôt bien. A six heures et demie j'annonçai à Girard que je devais rentrer ; étant donné le travail abattu dans la journée, je voyais difficilement ce qu'il pourrait y trouver à redire ; d'ailleurs il ne dit rien : il en profita pour partir aussi.

Il faisait encore grand jour dehors à cette heure-ci mais le ciel était resté couvert, gris sombre ; il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis dimanche. J'hésitai à mettre les veilleuses, puis finalement les allumai : c'est dans le Code de la route, il me semble. Lorsque je rétrogradai pour tourner dans l'allée du garage l'Austin n'était pas encore là ; pourtant Hélène terminait à six heures.



Courant vers la porte sous l'averse, j'eus le temps d'apercevoir le break Volvo gris qui vint soulever une molle gerbe d'eau en se rangeant le long du trottoir. Je n'avais pas plus tôt refermé qu'une portière claqua ; un pas précipité crissait sur le gravier détrempé. Pas déjà lui, tout de même ! Il aurait pu me laisser le temps d'arriver ! On avait sonné.

J'ouvris, rajustant à la hâte le sourire accueillant de circonstance. Et il entra.

Il stationnait poliment sur le paillason avec l'imperceptible mouvement d'ébrouer sa carcasse humide. Le même imperméable, le même chapeau qu'il ôta aussitôt et garda à la main ; mais bien sûr il n'avait plus sa mallette et cette fois-ci je le connaissais, il me connaissait ; nous avions rendez-vous.

Aussi importuns soient-ils, lorsque les gens sont devant moi je ne peux m'empêcher de leur faire bon visage — une de mes faiblesses ; et puis nous étions déjà de vieilles connaissances, lui et moi. Je lui tendis la main, cordialement :

— Fichu temps, hein ? Décidément on ne peut pas dire que vous nous apportez le soleil.

Je sentais sa main froide mais ferme dans la mienne ; pas un trait de son visage n'avait bougé.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a chargé de vous apporter, Monsieur Praud. Très heureux de vous revoir... Vraiment très heureux...

On ne l'aurait pas dit. Mais cette façon d'être ne me surprenait plus : politesse onctueuse et distante, c'était bien l'impression que j'avais gardée de lui depuis trois mois. Je le débarrassai de son imper et suspendis le mien par la même occasion ; puis nous entrâmes au salon. Nous nous assîmes. Il n'avait pas l'air très pressé d'engager la conversation. Moi non plus. Je lui proposai un verre.

Lorsque je revins avec le plateau il était toujours assis au bout du canapé mais je compris qu'il en avait profité pour tout inspecter.

— Vous ne travaillez pas dans cette pièce, je suppose ?

De quoi parlait-il ? Quel travail ? Etait-ce seulement le biais qu'il avait trouvé pour enfin rompre ce silence ?

— J'ai un bureau à côté, répondis-je sur le même ton détaché ; il me faut un lieu bien à moi, voyez-vous.

— Ah ! fit-il, bien sûr... je comprends.

Nous en restâmes là, levant ensemble nos verres. Après la première gorgée de whisky, qu'il savoura longuement, je le vis s'incliner en avant pour appuyer ses deux coudes sur ses genoux.

— Alors, Monsieur Praud... Si nous parlions un peu de cette machine ?

— Il me semble que c'est justement l'objet de votre visite, répliquai-je, quelque peu agacé par le débit traînant de sa voix.

— Évidemment... oui, évidemment...

Ce qui me semblait évident, à moi, c'est qu'il avait l'intention de me laisser parler le premier. Il était en position de force après tout, sans doute très conscient de son avantage : rares étaient les clients qui devaient renoncer facilement à l'Olympe après l'avoir eue trois mois entre les mains. Alors il laissait venir, sûr de son coup.

Je me levai pour allumer la lampe d'ambiance au coin de la table basse. Eclairé comme ça, presque sous le menton, son visage en lame de couteau révélait un aspect méphistophélique que je n'avais pas remarqué. Il sourit juste à ce moment-là. Je préfèrai allumer aussi le plafonnier. Je revins m'asseoir et repris mon verre.

— Pour en venir à votre machine, attaquaï-je — autant commencer puisqu'il tenait à me laisser parler, on n'allait pas jouer ce petit jeu-là toute la soirée -, je suppose que vous savez déjà tout ce que je vais vous en dire ?

Il se donna le temps de boire une nouvelle gorgée avant de lâcher pensivement :

— Eh ! vous n'avez pas tort, Monsieur Praud... Il se trouve en effet que, l'expérience aidant, je sais pas mal de choses... Pas mal de choses en ce qui concerne les réactions de nos clients devant ce type de produit, naturellement, ajouta-t-il après une pause. Mais il est toujours intéressant pour nous de bénéficier d'un point de vue nouveau, n'est-ce pas ? C'est ce que nous cherchons, comme je vous l'avais déjà précisé, en recourant à cette formule du prêt gratuit, uniquement ce que nous cherchons. C'est pourquoi je me permets...

Je l'interrompis sans souci de la plus élémentaire correction :

— Écoutez, jouons cartes sur table : vous êtes le vendeur, moi le client. Il y a trois mois que j'utilise votre machine et elle me convient parfaitement. Aucune commune mesure, je vous l'accorde, avec les modèles que je connaissais jusqu'alors, vous ne direz pas le contraire. Autrement dit, je veux bien vous en parler si ça peut vous être utile, répondre aux tests que vous avez peut-être prévus — ça faisait partie de notre contrat— mais de toute façon je vous l'achète.

Il hocha doucement la tête, me scrutant longuement, les yeux rétrécis par l'intensité de son examen. Le verre qu'il tenait à la main, entre ses genoux, était agité d'un mouvement de rotation régulier.

— Ah, ah... Ainsi vous avez bien pris conscience des qualités exceptionnelles de notre Olympe..., le Prix Stendhal, sans doute... C'est effectivement une machine, comment pourrait-on dire, spécifiquement "littéraire", n'est-ce pas ? Enfin, particulièrement adaptée à ce type de travaux, non ? Vous constaterez que nous connaissons notre clientèle.

— Attendez, fis-je en alerte ; qui vous a parlé de Prix Stendhal ?

— Voyons, Monsieur Praud ! Vous n'avez pas compris ?

— Et qu'y a-t-il à comprendre ?

Ma question partit, tendue. La condescendance onctueuse de mon interlocuteur, ses sous-entendus larvés qu'il ne donnait jamais les moyens d'élucider, avaient mis à rude épreuve ma bienveillance initiale. La curiosité aussi, savamment aiguisée par ses soins, pour cette part de mystère dont il s'entourait depuis le début.

Une nouvelle fois il se rétracta, gêné par mon attitude offensive — ou serait-il allé trop loin ? — et m'adressa son sourire sans chaleur :

— Mais rien, Monsieur Praud, rien. (Il posa son verre sur le plateau). Il n'y a rien de particulier à comprendre... Simplement je voulais dire... Voyez-vous mes différents déplacements..., mes contacts avec nos clients..., enfin je suis amené à prendre connaissance d'un assez grand nombre d'informations, dans notre domaine, n'est-ce pas ?, dans notre domaine...

— Et le Prix Stendhal ?

— Oh, j'ai su que vous étiez l'heureux lauréat du Prix Stendhal et je me permets de vous en féliciter : on ne pourrait utiliser plus pertinemment les qualités de notre Olympe. Je l'ai su, quoi de plus naturel ? Vous ne voudriez tout de même pas le cacher ?

— Je ne vois pas le rapport avec l'Olympe, repris-je sèchement.

— Comment ? fit-il feignant l'étonnement, et son sourire s'épanouit pour une fois de façon presque humaine. Vous n'avez pas fait ce travail sur l'Olympe ? Comme les autres travaux que vous publiez depuis, d'ailleurs, n'est-ce pas ? Un excellent titre, *En Atmosphère Biaise...*

Je reposai mon verre moi aussi, non sans avoir lampé une bonne gorgée d'alcool. Je venais d'entendre le moteur de l'Austin s'arrêter dans l'allée. La porte d'entrée claqua mais Hélène se garda bien de venir au salon. J'aurais pourtant aimé qu'elle le voie, ce type. Moi, je ne savais plus qu'en penser ; je voulais seulement tâcher d'en finir au plus vite. Je me tournai vers lui, qui s'était confortablement installé maintenant au fond du siège :

— Écoutez, je ne veux pas savoir d'où vous tenez vos informations... — Le commis voyageur ! lança-t-il avec un geste frivole de la main, le colporteur ! — je ne veux pas savoir d'où vous les tenez. Je veux acheter votre machine parce que j'en ai besoin, c'est tout. Et j'aurais aussi quelques questions à vous poser, d'ordre strictement technique, à propos desquelles rien n'est précisé dans le mode d'emploi que vous m'avez laissé.

— Ah, Monsieur Praud, vous êtes un sage, permettez-moi de vous le dire, observa-t-il sans aucune ironie, soudain revenu à un ton plus sérieux et même empreint d'une certaine sympathie. Je vous en prie, posez-moi vos questions ; je tâcherai de vous satisfaire dans la mesure de mes compétences et sans outrepasser ma mission, bien entendu. Allez-y, je vous écoute.

— Bon, repris-je, il y a deux points qui m'intriguent dans le fonctionnement de votre Olympe, deux points qui font justement sa supériorité sur la plupart des machines concurrentes : comme vous paraissez le savoir, j'ai tapé et imprimé plus de trois cents pages. Tout cela sans changer la cassette du ruban encreur. Les machines les plus performantes à ma connaissance n'ont qu'une

autonomie d'impression de trente à quarante pages maximum. Sur ma Canon, je dépasse rarement vingt-cinq pages...

— Eh oui ! exulta-t-il, visiblement soulagé par la nature de ma question. Enfantin, Monsieur Praud, enfantin ; mais la plupart des constructeurs refusent d'appliquer ce procédé. Problème commercial. La tête d'imprimante de l'Olympe est équipée d'un dispositif qui déplace imperceptiblement le ruban, à chaque frappe, longitudinalement **et** verticalement. C'est tout. Sur la surface de ruban qu'utilisent les machines ordinaires pour un caractère l'Olympe en frappe dix ; astucieux, n'est-ce pas ? Maintenant attention : trois cents pages, vous arrivez tout de même au bout, c'est le gabarit d'un roman ça. Mais n'ayez pas d'inquiétude ; nous fournissons une liste des références de plusieurs marques de cassettes compatibles avec notre Olympe et que vous trouverez facilement chez tous les revendeurs.

— Il n'y a pas de revendeur distribuant la marque "Olympe", je me suis renseigné.

— Bien sûr, bien sûr ! Ca n'aurait pas lieu d'être... Voyez-vous, étant donné le caractère très particulier de nos machines nous en restons les distributeurs exclusifs par démarchage direct, comme je vous l'ai déjà dit, auprès d'une clientèle soigneusement sélectionnée par nos soins. C'est la raison pour laquelle nous avons tenu à ce que cette machine accepte la plupart des cassettes courantes qu'on se procure facilement dans le commerce ; de manière à ce que nos clients ne puissent jamais se trouver en panne. Encore un avantage de l'Olympe, Monsieur Praud.

J'entendais les talons d'Hélène aller et venir sur le carrelage du couloir : elle commençait à s'impatienter. Je regardai ma montre discrètement : plus de sept heures. Mais j'avais encore une question à poser, je n'étais plus aussi pressé. C'était étrange, d'ailleurs, d'observer comment ce vendeur, dès qu'il parlait strictement de son travail, parvenait à s'humaniser au point de devenir presque sympathique, enfin, du moins devenir comme tout le monde. Cette attitude froide et énigmatique qu'il se donnait, cet air de supériorité insupportable, ne se manifestait que lorsque... en fait lorsqu'il se mêlait de ce

qui ne le regardait pas, outrepassait les limites de ses attributions professionnelles pour s'occuper de ce qui me concernait, moi...

Je me penchai vers la table pour nous resservir.

— Merci, fit-il, merci, en tendant la main au-dessus de son verre à peine lui avais-je eu versé plus de deux doigts de whisky ; N'oubliez pas que je dois reprendre la route.

On avait l'impression que dehors, maintenant, la nuit était complètement noire.

— Pour le ruban, c'est bien ce que je pensais, dis-je tout en manipulant la pince à glace. Les autres fabricants pourraient aussi bien en faire autant, il suffirait....

— Comme vous dites, intervint-il ; une mécanique un peu précise, simplement ; de nos jours ce n'est plus un problème ; et un système électronique de reconnaissance de la cartouche ; n'importe quel magnétoscope est capable de faire ça aujourd'hui : il s'adapte automatiquement au type de cassette que vous lui fournissez et même au standard.

— Effectivement, acquiesçai-je, facilement convaincu sur ce point auquel je n'attachais pas d'importance particulière.

Puis je repris, sur un ton de conversation plus anodine, verre à la main, entrecoupant ma question de petites gorgées :

— Mais dites-moi... ces trois cents pages, l'Olympe les a toujours en mémoire... je n'ai rien effacé... J'en ai même entré au moins cinquante autres... (Soudain il retrouva le regard froid et scrutateur de tout à l'heure, comme si j'avais touché un point sensible qui le mettrait lui-même en danger) ; jusqu'où peut-on aller comme ça ? Quelle est donc exactement la capacité de mémoire de cette machine ?

— La vôtre, fit-il, laconique.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La vôtre, répéta-t-il d'une voix neutre, votre propre mémoire.

— Mais enfin... c'est aberrant ! Comment est-il possible...

Un fin sourire amusé vint tendre ses lèvres minces ; il sembla tout à coup se détendre :

— Oui, bien sûr, vous avez raison : ça n'est pas possible... J'employais en quelque sorte... une métaphore, Monsieur Praud ; une métaphore pour vous faire comprendre ce qui constitue vraiment la caractéristique essentielle et sans précédent de notre matériel. Je ne peux pas vous en dire davantage. Si vous voulez, la machine est dotée de mémoires secondaires où elle stocke sous une forme très réduite — mais c'est là notre brevet exclusif — toutes les données qui ne sont plus directement opérationnelles lorsqu'elle arrive à saturation, vous voyez ? Concrètement, vous n'avez pas à vous soucier de la mémoire, l'Olympe s'en occupe à votre place.

— Admettons. Mais il y a tout de même une limite ?

Il eut un geste vague de la main :

— Théoriquement, oui ; nos cerveaux aussi ont bien leurs limites, n'est-ce pas ? Pratiquement, vous avez peu de chance de l'atteindre. Vous pouvez terminer *Le Chéquier* sans problème, la machine est capable de l'assimiler ; le reste aussi. C'est au moment de l'impression que vous aurez peut-être une fois à changer de cartouche.

— *Le Chéquier* ? (mais je préfèrai ne pas insister ; je savais ce qu'il allait me répondre. A qui avais-je bien pu parler du *Chéquier* ? Caviglioli sans doute, ce ne pouvait être que Caviglioli).

Sans tenir compte de mon intervention, il continua, un éclat de satisfaction dans les yeux, fier de sa machine et certain d'avoir réalisé une vente :

— Vous voyez que je ne vous abusais pas, Monsieur Praud : notre Olympe est vraiment un outil de travail exceptionnel. Vous avez d'ailleurs pu le constater vous-même. Ce n'est même plus "outil" qu'il faudrait dire mais plutôt "compagne" de travail.

— C'est ce qui m'inquiète un peu, je vous l'avoue.

— Comment cela, ce qui vous inquiète ?

— J'en arrive parfois à me demander... quelle est ma part de responsabilité et celle de la machine dans le texte que je viens d'écrire.

Pour la première fois il se laissa aller à rire franchement :

— Allons donc, Monsieur Praud ! mais ce sont des enfantillages, cela ! Quelles que soient les performances de l'Olympe, ça n'est jamais qu'une

machine, et vous le savez très bien. Donnez un Bösendorfer à un pianiste novice, il n'en tirera jamais les mêmes accents que Perlemuter, vous en conviendrez. La machine ne fait pas tout. Ce n'est tout de même pas l'Olympe qui a eu le Prix Stendhal !

— Je vous le concède, fis-je m'accordant à son ton plus enjoué. Vous m'avez complètement rassuré. Je pense que je peux maintenant l'acheter en toute sérénité. Au fait, si j'ai bonne mémoire, vous ne m'avez jamais parlé de prix ?

— Ah, le prix ! soupira-t-il, comme si aborder ce sujet, pourtant primordial dans sa fonction de vendeur, suscitait chez lui les pires scrupules. Le prix, Monsieur Praud... une machine comme celle-là a-t-elle un prix ?

— Façon de parler, rétorquai-je, pressé maintenant d'en venir au fait ; mais dans une transaction commerciale...

Il hocha plusieurs fois la tête, pénétré aurait-on dit de la gravité de ses propos :

— Mais s'agit-il vraiment de transaction commerciale ?... Je vous dirais volontiers : personne ne sait combien il paie exactement une telle machine... D'autant plus, poursuivit-il après un silence, que ce produit, je vous l'avais précisé, n'est pas encore commercialisé.

— Je sais. Mais vous la vendez ou pas ? insistai-je, vraiment horripilé à présent par les inexplicables simagrées de ce vendeur qui ne voulait rien vendre. Et si vous la vendez, donnez-moi au moins un prix !

C'est à ce moment-là qu'Hélène entrebâilla la porte. Elle n'avait pu résister à la curiosité de voir à quel zigoto j'avais affaire. Elle devait trouver que ça durait, aussi, et me venait en aide pour trouver un prétexte à lui signifier son congé.

— Jacques !... Monsieur... Excusez-moi. Je vais conduire les enfants chez Maman ; ils vont dîner là-bas et resteront dormir : c'est demain mercredi. Je suis là dans un quart d'heure ; le repas est prêt.

— Très bien ; on n'en a plus pour longtemps, je lui fis à l'attention du vendeur.



Lui, cependant, avait sorti de sa poche intérieure un volumineux carnet qu'il consultait, peut-être par discrétion. Dès qu'Hélène eut refermé la porte il le posa sur ses genoux.

— Bon, Monsieur Praud, écoutez : puisque vous y tenez, nous pouvons exceptionnellement vous céder cette machine ; d'ailleurs je crois qu'elle vous est absolument nécessaire, n'est-ce pas ? Et puisqu'il faut un prix, nous dirons neuf mille francs ; ça vous paraît excessif ?

Voyant que je ne sourcillais pas, il enchaîna :

— Naturellement, compte tenu des conditions particulières de cette vente je ne serai pas habilité à vous fournir une facture en bonne et due forme ; mais je pense que c'est pour vous sans importance, le talon de votre chèque constituera la pièce attestant la transaction. Cela vous convient-il ?

Cela me convenait. Au point où j'en étais, je n'avais guère le choix. Qu'importait la facture, ce que je voulais, moi, c'était l'Olympe. Il avait gagné, Hélène avait raison, il l'avait placée sa fichue machine, encore que je sois de moins en moins certain que ç'ait été son objectif initial. Peut-être avait-il vraiment l'intention de ne me la laisser qu'à l'essai, comme il l'avait prétendu ? En tout cas, "au finish" comme on dit, si je n'avais pas été fermement décidé à l'acheter, il aurait bel et bien raté son coup. Drôle de type.

Il restait me regarder, le carnet ouvert à la main, attendant ma réponse.

— C'est d'accord, décidai-je enfin. Vous permettez ? (je me levai) Je vais prendre mon carnet de chèques.

En ouvrant le tiroir de mon bureau, je jetai un coup d'oeil à la machine sur son étagère, tout près de moi. Tout à l'heure, j'allais pouvoir la sortir de sa mallette, la remettre sur la table, en position. Neuf-mille francs, au moins le double d'une machine ordinaire ; et cette histoire un peu douteuse de vente sans facture... Mais qu'importait : l'Olympe était à moi.

Je revins au salon, le chèque à la main, plus agité que je n'aurais voulu le laisser paraître ; j'avais hâte qu'il s'en aille, maintenant.

Il semblerait qu'il avait précédé tous mes vœux : il était debout, avait reboutonné son veston et s'avança vers le chèque que je lui tendais. Il sortit un

portefeuille de cuir noir, plia le chèque, l'y rangea ; et, sans plus tarder, me tendit brusquement la main :

— Eh bien je vous remercie, Monsieur Praud. J'espère qu'elle ne manquera pas de vous donner toute satisfaction... comme elle l'a fait jusqu'à présent.

Etait-ce l'effet de la température ambiante ? Sa poignée de main me parut beaucoup plus chaleureuse que lors de son arrivée sous la pluie.

Je le reconduisis dans l'entrée, lui restituai imperméable — qu'il endossa sans un mot — et chapeau. A l'instant de l'ultime poignée de mains, sur le seuil, alors que la nuit noire et froide battait déjà dans son dos, je me rappelai soudain qu'il avait omis de me laisser les coordonnées de la Maison "Olympe" :

— Surtout pour le Service Après Vente, vous comprenez. Qu'il arrive quoi que ce soit, je n'ai pas l'impression que n'importe quel réparateur serait en mesure d'intervenir...

Il se glaça aussitôt :

— Malheureusement, nous n'avons pas de Service Après Vente.

— Comment ? Cela signifie qu'il n'y aurait pas de garantie ? que vous laissez le client se débrouiller seul avec sa machine ?

J'eus droit au dernier de ses énigmatiques sourires :

— Monsieur Praud... En est-il jamais autrement ?

Devant mon air ahuri, il mit un peu plus de chaleur pour ajouter :

— Soyez tranquille, avec l'Olympe un Service Après Vente n'est pas nécessaire. Mais si cela peut vous rassurer, tenez, voici ma carte.

Je restai avec, dans la main, le bristol qu'il m'avait présenté à sa première visite, tandis que lui se pressait déjà vers sa Volvo, sous la lumière blafarde du réverbère, démarrait.

L'Austin d'Hélène clignotait pour rentrer juste à ce moment-là. Elle passa le bateau, un peu haut devant notre allée, dans un sec soubresaut — Hélène rentre toujours trop vite, je le lui dis chaque fois — et freina pile derrière la Renault 25, feux coupés.

La pluie venait de cesser ; j'avais fait un pas sur le seuil et recevais de temps à autre une dernière goutte égarée.

— Alors, me lança Hélène pleine d'entrain, il est parti ?

— Tout juste ! Tu viens de le croiser.

— Ah, c'était lui la grosse bagnole ? Dis donc, il aurait pu me laisser passer...

Nous refermâmes la porte.

— Et sa machine, tu l'as achetée ?

— C'est fait, dis-je, pas encore tout à fait convaincu de ce que j'affirmais.

— Combien ?

— Neuf mille.

— Hé ben !... on ne s'embête pas chez "Olympe" ! Tu vois ce que je te disais : son truc marche à tout coup, on se laisse avoir quel que soit le prix ; finalement, il a eu ce qu'il voulait...

— Je n'ai pas l'impression qu'il y tenait tant que ça, contrairement à ce que tu pourrais croire... C'est moi qui ai dû insister, en fait.

— Ah bon ? s'étonna Hélène, déçue que ses prévisions ne se soient pas vérifiées selon toutes les règles du bon sens. Il ne voulait pas la vendre ?... Ben tu vois, ça confirme ce que je pensais : il n'est pas clair, ce type ; d'ailleurs ça se lit sur sa figure...

Je l'aidai à suspendre son manteau et elle retira ses chaussures, prenant appui sur mon épaule :

— Bon, l'essentiel c'est que tu l'aies, conclut-elle après un instant de réflexion ; on était bien d'accord là-dessus. Mais j'espère que pour ce prix-là elle te fera un certain nombre d'années... T'as une garantie de combien ?

— Justement, c'est le problème... (Décidément Hélène mettait toujours le doigt là où il ne fallait pas : évidemment, comment n'y aurait-elle pas pensé : pas de facture, pas de garantie !) Comme il ne pouvait pas me la vendre, puisqu'elle n'est pas commercialisée, il me l'a cédée exceptionnellement sans facture ; je lui ai simplement donné un chèque... Du coup, pour ce qui est de la garantie...

— Mais il est fou, ce type, s'emporta-t-elle, ou carrément malhonnête ! On n'a jamais vu vendre un truc de neuf mille francs sans facture ! Et toi tu as marché ? comme ça ? Et si elle tombe en panne dans un mois, ta machine, ou demain ? T'auras l'air de quoi ?

J'avais beau comprendre que ce n'était pas à moi que s'adressait l'indignation d'Hélène, je sentis quand même le besoin de me justifier, d'autant qu'une fois de plus elle semblait bien avoir raison, mais alors raison sur toute la ligne. Il faut reconnaître que j'avais acheté un peu à la légère. Je n'avais qu'un argument, nécessaire sans doute mais peut-être pas suffisant ; elle le connaissait aussi bien que moi :

— J'en sais rien !... Ecoute : la seule chose qui m'importait, à moi, c'est que j'avais besoin de cette machine ; tu le sais. C'était le seul moyen de l'avoir, je n'avais pas le choix. D'ailleurs il m'a assuré que les Olympes n'avaient jamais de panne...

— Facile à dire ! ironisa-t-elle.

— Et puis s'il arrivait vraiment quelque chose, j'ai son adresse ; je lui ai demandé sa carte, je ne suis tout de même pas complètement idiot.

— Fais voir.

Je fouillai dans les poches de ma veste que j'avais suspendue, tendis à Hélène le carton du représentant et refermai la penderie. En me retournant, je rencontrai un regard stupéfait ; Hélène avait perdu ses couleurs :

— Mais, Jacques, il n'y a rien ! absolument rien : c'est blanc des deux côtés !

Elle me rendit le bristol. Comme elle, je constatai qu'il était vierge, recto verso.

### XIII

Voilà; c'est ainsi que tout a commencé. J'ai voulu en rendre compte dans le détail afin que chacun puisse apprécier combien j'y suis pour peu de chose. Le vendeur, comme on s'en doute, je ne l'ai jamais revu. Qu'est-il devenu, a-t-il poursuivi le placement de ses machines chez des "clients soigneusement sélectionnés" ? C'est probable; pourquoi aurais-je été le seul élu ? En tout cas je n'en ai pas entendu parler, mais peut-être les gens à qui cela est arrivé ne tiennent-ils pas à ébruiter l'affaire, on le conçoit.

Pour le reste, je veux dire la suite, inutile de développer plus longuement : les différentes étapes de ma carrière sont à présent, depuis longtemps déjà, de notoriété publique et les éléments nouveaux ou intimes que je pourrais apporter n'éclaireraient en rien le phénomène qui nous intéresse.

Bien sûr j'ai continué à travailler sur l'Olympe, puisque j'en disposais dorénavant à ma guise, et lorsque le Prix Nadeau, comme vous le savez peut-être, est venu couronner *En Atmosphère Biase* — pour le plus grand bénéfice de Caviglioli d'ailleurs à l'époque -, j'avais déjà pratiquement terminé *Le Chéquier* qui est sorti l'année suivante chez "Hermès" pour avoir le destin inespéré que tout le monde connaît. Par extraordinaire — mais je n'en suis plus à un mystère près — la machine a tenu sans défaillance, comme l'avait assuré le vendeur, pendant toutes ces années, malgré mon rythme de travail intensif après que j'eus abandonné l'U.G.A. C'est encore avec elle que j'écris actuellement et je vois mal comment désormais m'en passer.

Pendant des semaines, même des mois, après la dernière visite du représentant, j'avais soigneusement épluché avec Hélène mes relevés de compte bancaire : le chèque de neuf mille francs n'a jamais été encaissé. Je crois que c'est vers la fin de cette année-là que nous avons abandonné. Il m'avait fallu tout ce temps pour comprendre que ce n'était pas par un chèque que je devrais payer le prix de l'Olympe.

**Georges-André QUINIOU**

**L'OLYMPE**

Un cabinet d'assurance florissant, une femme parfaite et deux enfants, Jacques Praud était vraiment bien installé dans la vie, jusqu'au jour où un mystérieux démarcheur vint sonner à sa porte pour lui proposer un étrange marché.

\*

Né en 1946, licencié de Philosophie et agrégé de Lettres, Georges-André Quiniou a enseigné d'abord la littérature puis, pendant vingt ans, le cinéma. Il vit actuellement à Nantes.

\*      \*

\*